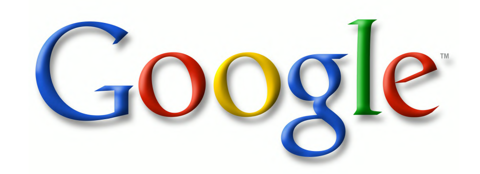
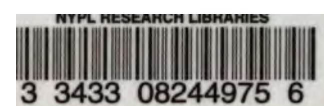
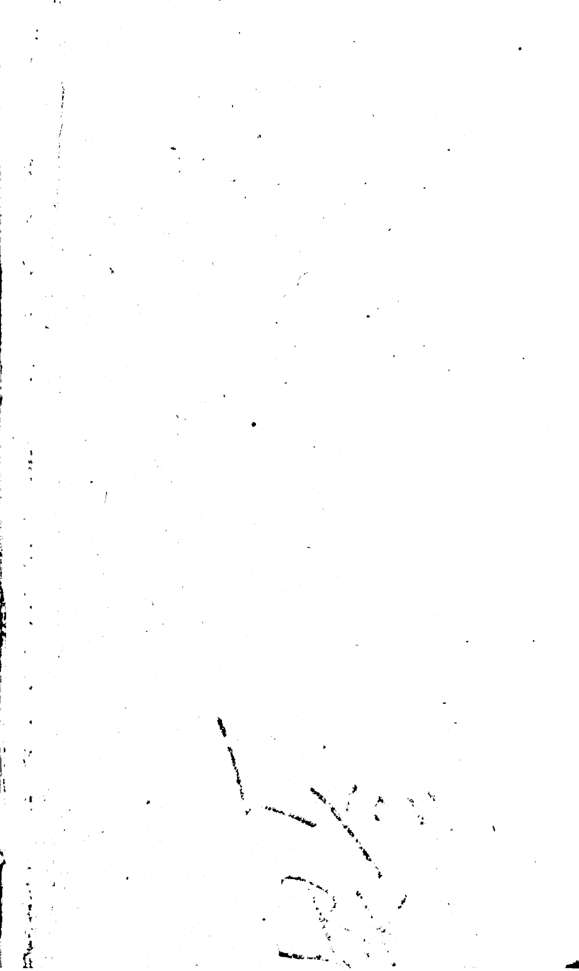



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08244975 6


K PUBLIC LIBRARY
NE

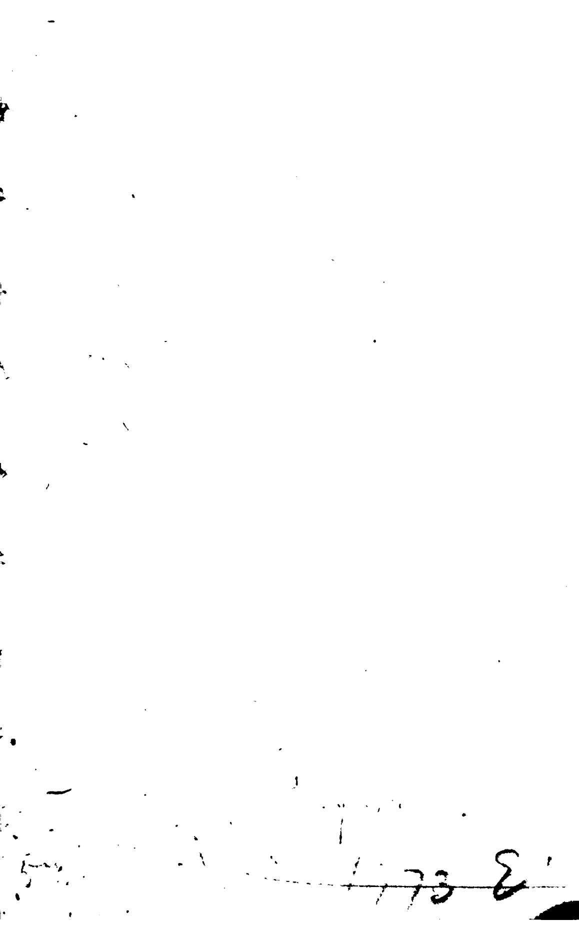




m

1. Fezzan — Descr. and trav.

p.D.



DE L'IMPRIMERIE DE L. T. CELLOT.

DE L'IMPRIMERIE DE L. T. CELLOT.



Femmes Tibbou en grande parure.

1821.



L'AFRIQUE,

OU

HISTOIRE, MŒURS, USAGES ET COUTUMES DES AFRICAINS.

Fezzan.

PAR G.-F. LYON.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR ÉDOUARD GAUTTIER,

Secrétaire adjoint à l'Ecole royale et spéciale des LL. OO. établie près la Bibliothèque du Roi, l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*, de la *Revue encyclopédique*; Membre de plusieurs Sociétés savantes, etc., etc.

TOME PREMIER.

PARIS,

NEPVEU, LIBRAIRE, PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.

1821.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Les gros volumes effraient le public, et le bon temps est passé où l'on recevait avec empressement, où l'on savourait avec délices les plus énormes in-folio. Maintenant l'in-4° le plus modeste fait pâlir et reculer le plus intrépide lecteur. L'ennui paraît inhérent au format, et l'on bâille avant d'avoir lu la première page d'un livre qui n'a d'autre tort que le pli de ses feuilles; mais en revanche les in-36 sont accueillis avec la plus grande avidité. Aussi nos auteurs les plus recommandables ont-ils été réduits à ces pro-

portions mesquines. Voltaire, Racine, Barthélemy, le grave Barthélemy lui-même, ont subi cette humiliation !

C'est pour nous conformer aux goûts du public que nous avons réduit le *Voyage du capitaine Lyon* à deux petits volumes. Sans doute le compagnon de Ritchie méritait les honneurs de l'in-4°, qu'il a obtenus en Angleterre ; encore vaut-il mieux être lu in-18 que de ne pas être lu du tout. Cette disposition m'a forcé d'abréger certaines parties de la relation ; cependant je crois pouvoir assurer qu'elle ne m'a fait omettre aucune des circonstances intéressantes ou essentielles : elle a seulement donné moins de

liaison dans le corps de l'ouvrage; mais contre l'usage des traducteurs, qui ne manquent jamais de faire un brillant éloge de tout ce qu'ils publient, je me permettrai de dire que ce défaut de liaison se fait vivement sentir dans le texte anglais. Ajoutons néanmoins pour la justification de l'auteur, que ces transitions peu ménagées donnent à sa narration un air de vérité et de simplicité, qui vaut bien cette afféterie et ces phrases apprêtées que l'on remarque dans les relations de certains voyageurs. La vérité n'a pas besoin de fard, et la plume de M. Lyon est aussi naïve que son crayon.

Le premier chapitre de ce Voyage

traite particulièrement de Tripoli et des mœurs de ses habitans. Comme cette partie de l'Afrique sera l'objet d'un autre ouvrage, je me bornerai à donner, en forme d'introduction, l'analyse très-succincte des événemens qui précédèrent le départ du capitaine Lyon.

INTRODUCTION.

M. Lyon était officier dans la marine royale, et se trouvait à Malte au moment où M. Ritchie arriva dans cette île. Ce gentilhomme, chargé d'une mission dans l'intérieur de l'Afrique, et nommé vice-consul à Mourzouk, regrettait vivement un de ses compatriotes, qui lui avait promis de l'accompagner (1). M. Lyon s'offrit à sa place : la proposition fut acceptée, et M. Ritchie lui promit d'attendre à Tripoli qu'il eût reçu du gouvernement britannique la permission dont il avait besoin : elle ne

(1) Le capitaine Maryatt.

tarda pas à lui être accordée. Nos deux voyageurs réunis ne s'occupèrent plus alors que des préparatifs de leur départ. John Belford, que M. Ritchie avait pris dans les chantiers de Malte, devait les accompagner. L'occasion était favorable : Muhammed-El-Moukni, beyg du Fezzan, était sur le point de retourner à Mourzouk, capitale de son gouvernement. Cet homme, dit M. Lyon, était âgé d'environ cinquante ans, d'une tenue martiale et d'une force prodigieuse; mais il joignait à ces qualités physiques une avarice excessive et une insatiable ambition. En 1811, à la tête de quelques habitans des montagnes, il avait été surprendre le sulthân de

Mourzouk, qu'il avait fait étrangler ainsi que ses principaux mamelouks et ses deux fils. Après cette expédition, il écrivit au pacha de Tripoli pour faire acte de soumission et lui promettre une augmentation de 15000 piastres dans son tribut annuel, s'il voulait le nommer à la place de celui qu'il venait d'assassiner. Pour payer la redevance qu'il s'est engagé à fournir, il fait chaque année des excursions dans les royaumes voisins, où il enlève quatre ou cinq mille esclaves, qu'il vient ensuite vendre à Tripoli.

Tel était le motif qui l'avait amené dans cette ville. Il offrit à M. Ritchie et son crédit et sa protection pour le voyage que celui-ci se proposait de

faire dans l'intérieur de l'Afrique. Ce fut par les conseils du pacha de Tripoli, qui leur avait fait l'accueil le plus gracieux, que les voyageurs prirent l'habit musulman. M. Ritchie se nomma Youssouf-El-Ritchie; Belford se fit appeler Aly, et le capitaine Lyon, Saïd-Ben Abd-Allah; ils prirent le molla d'une mosquée pour leur enseigner les principaux rites et les prières de l'islamisme. Ils reçurent aussi beaucoup d'instructions utiles d'un ancien ministre du pacha. Cet homme, qui avait voyagé long-temps en Europe, et qui connaissait parfaitement nos usages, se fit un plaisir de leur indiquer tout ce qui pouvait trahir aux yeux des naturels leur origine franque.

En attendant le départ de Moukni, MM. Ritchie et Lyon entreprirent un voyage à Benioulid, en passant par les montagnes de Gharian.

Ils partirent le 7 février, à dix heures du matin, accompagnés d'un Tchaouch qui devait leur servir de guide, et suivis de deux chameaux chargés de provisions. Le terrain n'offrait pas la moindre trace de végétation. Ils ne rencontrèrent de remarquable pendant la journée, que le vieux château de Medjuin, qui servait jadis de garnison aux troupes du pacha, chargées de contenir les Arabes rebelles. Les hyènes et les chacals étaient fort nombreux dans ces campagnes.

Le 9 février, le terrain, devenu

plus irrégulier, annonça l'approche des montagnes de Gharian. Après avoir traversé des défilés assez difficiles, nos deux voyageurs visitèrent Beni-Abbas, village dont les maisons souterraines sont construites de telle manière que l'on pourrait le traverser sans se douter qu'il existe des habitations dans les environs. Les troupes du pacha qui furent envoyées pour réduire ces montagnards révoltés, se virent contraintes de les étouffer par la fumée, ne pouvant en venir à bout d'aucune autre manière, à cause de la singulière construction de leurs habitations, dont nous allons chercher à donner une idée.

On creuse d'abord perpendicu-

lairement dans un rocher de matière calcaire, un carré large de vingt-cinq à trente pieds et d'une profondeur à peu près égale. Puis, dans ses côtés, on taille horizontalement, d'abord des chambres qui ne reçoivent le jour que par la porte, puis un long corridor qui aboutit sur les flancs de la montagne, et que l'on a soin de fermer avec deux portes très-solides.

Auprès de ce village, on aperçoit une belle plaine couverte de grains, de safran, d'oliviers, de pommiers et d'amandiers, dont l'aspect est d'autant plus agréable qu'il forme un contraste frappant avec les montagnes stériles que l'on a été obligé de franchir.

On trouve dans les environs un grand nombre de Juifs. Leurs maisons, peintes en blanc, sont plus propres et plus commodes que celles des Arabes. Là, comme à Tripoli, ce sont les seuls artisans que l'on puisse trouver.

Les Arabes sont, en général, grands, forts, bien faits, et un peu maigres; ils ont une physionomie pleine d'expression, des traits réguliers, une figure ovale, le nez aquilin; la chaleur du soleil a brûlé leur peau naturellement blanche. Ils sont actifs, entreprenans et rusés. Quoique généreux, ils ne rougissent jamais de demander ce qui leur plaît.

Leur costume se compose d'une large robe et de pantalons de coton;

leur chaussure consiste en demi-bottes de cuir rouge, lacées par devant, et dessinant exactement la forme du pied; ils couvrent leur tête d'un bonnet rouge entouré d'un morceau de soie bleue; enfin, ils s'enveloppent dans une pièce d'étoffe de laine longue de vingt-cinq pieds et large de cinq à six, dont une des extrémités forme capuchon sur leur tête, tandis que l'autre est rejetée par-dessus leur épaule.

Le costume des femmes est le même que celui des hommes; mais elles le portent d'une manière différente et couvrent de joyaux leur tête, leur cou et leurs bras. Les vieilles femmes teignent leurs cheveux avec du *henneh*, qui leur donne l'appa-

rence de laine rouge. Toutes sont dans l'usage de se tatouer le menton, l'extrémité du nez, et l'entre-deux des sourcils, quelquefois aussi le cou et les bras : elles sont charmantes lorsqu'elles sont jeunes; mais en vieillissant elles deviennent presque aussi laides qu'elles étaient jolies.

Comme les habitans de Tripoli, les Arabes sont armés ordinairement d'un fusil, d'un pistolet, d'un sabre et d'un poignard; ils savent fabriquer d'assez mauvaise poudre, mais ils tirent de la capitale celle dont ils se servent le plus fréquemment. Il y a deux sortes d'Arabes dans les territoires de Tripoli et du Fezzan : les uns sont fixés dans des villes,

les autres errent avec leurs troupeaux et plantent leurs tentes partout où la qualité des pâturages, ou quelqu'autre motif les attire. Ces tentes, fabriquées avec une étoffe de laine d'un tissu grossier, sont divisées par des nattes ou des tapis, de manière à former pour les femmes un appartement séparé de celui des hommes : on établit tout auprès un enclos pour garder le bétail pendant la nuit. Quand les chevaux ne couchent pas avec leurs maîtres, ils sont attachés à des pieux dans le voisinage. On trouve chez ces peuples une généreuse hospitalité; toutes les fois qu'un étranger arrive pendant le repas, on l'invite à le partager.

Chaque tribu est sous la direction d'un cheikh qui la commande, et qui est chargé de percevoir les impôts et de diriger les expéditions : ces chefs étaient autrefois élus par le peuple ; ils sont maintenant à la nomination du pacha.

Malgré la permission accordée aux musulmans, les Arabes ont rarement plus de deux femmes, et souvent même ils n'en ont qu'une. Les Bédouins n'épousent jamais de négresses.

C'est un spectacle curieux que de voir une famille arabe en voyage. On charge sur les chameaux les femmes, les enfans et les tentes. Les hommes, quelquefois à pied, le plus souvent montant un cheval à crins,

chassent leurs troupeaux devant eux. Chaque soir on dresse les tentes; et tout le monde met la main à l'ouvrage. Les troupeaux sont alors gardés par des chiens blancs de la forme d'un loup, et dont la queue est hérissée de poils très-longs; ils hurlent plutôt qu'ils n'aboient, et semblent très-courageux devant les étrangers qu'ils attaquent; mais on les met facilement en fuite avec une pierre ou un bâton.

C'est avec une charrue grossièrement construite, et plus souvent encore avec la houe, que les Bédouins labourent la terre où ils veulent semer le peu de blé qu'ils cultivent. Ces champs ne sont point dévastés par les autres tribus er-

rantes, et ils sont rarement pillés. Ceux qui ont semé s'empressent de faire leur récolte avant que le grain ne soit bien mûr, d'où il résulte qu'il ne peut servir aux semailles l'année suivante. Au moment de la récolte des dattes, un grand nombre de familles viennent acheter leur provision dans les environs de Tripoli. Après avoir ôté les noyaux de ces fruits, on les pétrit, et l'on forme une espèce de pâte que l'on a soin de conserver dans des outres pour la préserver des insectes et de l'humidité. Cette pâte, avec le lait des brebis et des chameaux, forme la base de leur nourriture.

Les femmes fabriquent des tapis, des chemises et des turbans avec la

laine des moutons; leurs métiers sont étendus sur le plancher; et comme elles n'ont pas de navette, elles sont obligées de tisser péniblement les fils avec leurs doigts; elles font aussi des nattes avec de l'herbe et des feuilles de palmier; elles chantent presque toujours en travaillant.

Les animaux domestiques sont: les poules, les moutons, les chèvres, les chameaux, les chevaux et les chiens. Les chevaux sont élevés avec les enfans de la maison; mais les Arabes ne leur donnent plus les mêmes soins depuis que les gens du pacha peuvent les forcer de vendre au prix qu'ils offrent: aussi s'empressent-ils de s'en défaire lorsqu'ils ne sont encore que poulains.

La nourriture la plus générale est le *bazin*, ce que l'on appelle *asida* dans le Fezzan. Pour préparer ce mets, on fait bouillir de l'eau dans laquelle on délaye de la farine; on laisse réduire le tout jusqu'à ce qu'il prenne la consistance du pouddning; alors on verse dans un trou fait au milieu, de la graisse, du beurre ou de l'huile, dans lesquels les convives trempent cette sorte de bouillie.

Le *couscous*, la *dwida*, l'*atila* et le *mogatta*, sont des pâtes séchées au soleil que l'on mange avec de la viande, après les avoir fait bouillir dans l'eau et les avoir assaisonnées de beurre, de graisse, ou tout simplement de sel et de poivre rouge.

Le *zumita* est un mélange d'orge

fermenté, réduit en farine, et de dattes moulues : pour le manger, on le délaye dans un peu d'eau, et l'on en forme une pâte que l'on trempe ensuite dans l'huile.

Le 10 février, les voyageurs quittèrent Beni-Abbas pour se diriger vers le château de Gharian; ils eurent à gravir une montagne très-élevée, d'où les Arabes annonçaient autrefois par des feux, aux tribus voisines, leurs insurrections contre le pacha. Après avoir traversé un autre village souterrain, nommé El-Kazem, et une fertile vallée, ils arrivèrent au château : c'est un bâtiment très-vaste et mal construit, dans les murs duquel on a pratiqué des embrasures, qui depuis ont été

bouchées avec de la terre. Il est armé de cinq ou six pièces de canon, mais elles sont en si mauvais état que personne n'oserait s'en servir. Ils arrivèrent le 17 à Benioulid, ville située par 31 deg. 45 min. N., et peuplée d'environ deux mille habitans.

Les maisons sont éparses sur le Wadey (1), dans lequel cette ville est bâti. C'est la dernière des états de Tripoli, du côté du Fezzan: les oliviers et les palmiers réussissent très-bien dans les environs, mais on n'en plante presque plus, parce que le pacha assimile, pour

(1) Les Arabes nomment Wadey, une partie de terrain fertile qui se trouve comme une sorte d'oasis au milieu du désert.

la taxe, les jeunes plants aux arbres en plein rapport. Les impôts sont perçus avec une rigueur extrême: les malheureux habitans ont à satisfaire d'abord le pacha, lequel envoie un Kaïd pour percevoir; ce Kaïd exige le double, et souvent encore il se donne pour suppléant un Tchaouch, dont l'avidité consomme la ruine des pauvres contribuables.

Pendant le séjour des voyageurs à Benioulid, il y avait huit prisonniers enfermés dans le château: leur crime était d'avoir résisté au vol des bestiaux que le pacha avait donné l'ordre d'enlever. M. Ritchie promit de solliciter leur pardon; mais ils étaient décapités avant qu'il

eût eu le temps de retourner à Tripoli.

Il y a toutes les semaines un marché devant la porte du château ; mais comme chacun craint de paraître trop riche, et redoute d'y apporter des denrées, on y vend ordinairement des moutons, des chèvres, des dattes, du blé, et un peu de poudre à tirer.

MM. Lyon et Ritchie quittèrent Benioulid le 19, et arrivèrent à Tripoli le 22. Ils n'avaient trouvé de remarquable sur leur route qu'une sorte de pomme de terre nommée *terfas*, qui a tout-à-fait le goût et l'odeur des champignons.

De retour à Tripoli, ils apprirent que Moukni ne pouvant obtenir du

pacha les troupes qu'il avait demandées, se disposait à partir : ils s'empressèrent de faire leurs provisions. Mais les fonds que le gouvernement anglais avait accordés à M. Ritchie étaient presque entièrement épuisés : il les avait employés à acheter des verroteries et des miroirs, qui devaient lui être tout-à-fait inutiles dans l'intérieur de l'Afrique, parce que les nègres, sur qui la mode exerce aussi son empire, se souciaient fort peu de ces objets. M. Lyon fut obligé de tirer pour son propre compte une lettre de change sur l'Angleterre. Ce fut dans cet état de détresse que nos voyagëurs commencèrent leur expédition. Après avoir obtenu une audience du pacha,

devant lequel Moukni s'engagea solennellement à leur donner tous les secours dont ils auraient besoin, ils se rendirent hors des murs de Tripoli, et commencèrent peu de jours après le voyage dont nous donnons la traduction fidèle, mais abrégée, dans quelques parties.

HISTOIRE, MŒURS, USAGES ET COUTUMES DES AFRICAINS.

Le Fezzan.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Tripoli. — Benioulid. — Ruines d'une forteresse romaine près de Bondjeim.—Jeux pour célébrer l'entrée dans le Fezzan. — Entrée dans Sockna. — Description de la ville. — Perception des tributs. — Excursion à Houn et à Wadan. — Début de l'auteur dans l'islamisme. — Retour à Sockna. — Cruauté envers un

les moissons, sans se soucier beaucoup des propriétaires.

Après avoir passé les montagnes de Terhounah, nous atteignîmes Mader. De-là un chemin pierreux nous conduisit à Benioulid. Les cavaliers de Moukni prirent les devants pour nous annoncer au château, où nous restâmes quelques jours pour nous reposer. Je reçus pendant cette halte un message de l'épouse du chef de notre caravane. Un jeune garçon que nous avions pris à notre service, accourut avec empressement pour m'apporter cette invitation flatteuse : « Dieu vous bénisse! s'écriait-il, je n'ai vu de ma vie une femme aussi belle et aussi grasse; son bras est pour le moins gros comme mon corps, et elle peut à peine marcher. » Je voulus répondre à cette politesse, et je me



rendis chez cette énorme beauté. Jamais on ne vit une pareille masse : elle était couverte de joyaux, d'ornemens et de couleurs. (*Voyez la gravure en regard.*) Elle me fit un accueil très-gracieux, et après plusieurs autres questions, me demanda si dans mon pays j'avais rencontré quelquefois une femme aussi grasse qu'elle. Je fus obligé de convenir, à ma grande confusion, que jamais je n'avais contemplé, en Angleterre, d'aussi volumineux contours, et elle fut enchantée de ce compliment. Elle prit ensuite un petit tambour (*derbouqah*) et au son de cet instrument, elle fit danser un vieil esclave qui se mit dans les attitudes les plus indécentes. La maîtresse elle-même se diposait à me donner une idée

de ses talens dans ce genre, lorsque M. Ritchie arriva. Elle lui trouva quelques traits de ressemblance avec son premier époux; mais elle remarquait pourtant cette différence essentielle, que l'un avait cinquante ans et la barbe grise, tandis que M. Ritchie n'en avait que vingt-sept. Lorsque nous prîmes congé d'elle, on nous couvrit d'eau de rose.

Nous renouvelâmes nos provisions d'eau à Benioulid, et nous continuâmes à nous diriger vers le S. E. Le 6 avril, nous atteignîmes le puits de Bondjem, et à peu de distance nous aperçûmes sur le sommet d'une petite éminence les restes d'une forteresse bâtie par les Romains. Sa forme est oblongue; dans chacun des murs qui font face aux quatre points cardinaux, se trouve

une porte flanquée de deux tours. Une partie de ce château est ensevelie sous le sable. Les pierres qui ont servi à sa construction sont de nature granitique. Dans le milieu du fort, on aperçoit encore des masses considérables restées debout, et qui semblent avoir servi à des constructions intérieures. Quelques-unes d'entre elles, dont on ne peut mesurer la base enfoncée dans le sable, s'élèvent même à dix pieds au-dessus du sol. On retrouve aussi la bouche d'un puits, et la trace des cordes qui servaient à élever l'eau. L'ensemble de la forteresse a deux cents pas de largeur environ, de l'est à l'ouest, et cent cinquante du nord au sud. Il paraît que les Arabes ont fait usage des tours du nord, car on retrouve sur le sommet leur

maçonnerie grossière. On lit au-dessus des portes l'inscription suivante

IMP. CAES. L. SEPTIMIO. SEVERO.
PIO. PERTINACI. AVG. TRPOTV IIII.
IMP. CSIIPPET IMP. CAES. M.
AVRELIO ANTONIO V RI.
IIII. ET SEPTIMIO CAE.
AUG. O. ANICIO FAUSTO. LEG.
AUGUSTORUM. CONSULARI
IPO III AUG. PV.

On avait aussi sculpté un aigle en demi-relief; mais cet oiseau est tellement mutilé qu'il est bien difficile à présent de le reconnaître.

C'est là que commence le royaume du Fezzan. Lorsque Moukni envoie des esclaves au pacha, ils sont aux risques et périls du premier jusques à Bondjem. Quand ils ont passé la

frontière, ils sont alors au compte du pacha.

Bondjem est situé par 30° 35′ 32″ lat. N.

En quittant Tripoli, nous avions craint que les cinq prières des musulmans ne ralentissent beaucoup notre marche, mais nous ne tardâmes pas à voir que nos compagnons de voyage n'étaient pas très-rigides observateurs de la loi du prophète. Moukni et ses cavaliers n'en disaient pas un seul mot. Nous avions pourtant un chamelier, qui pendant la route braillait de toutes ses forces des versets du Corân, pour chasser les mauvais génies. Ce n'en était pas moins le plus mauvais coquin de la caravane; en s'adressant à nous, il nous donnait toujours les noms de *roumi*, ou de *chrétien;* mais quand le sul-

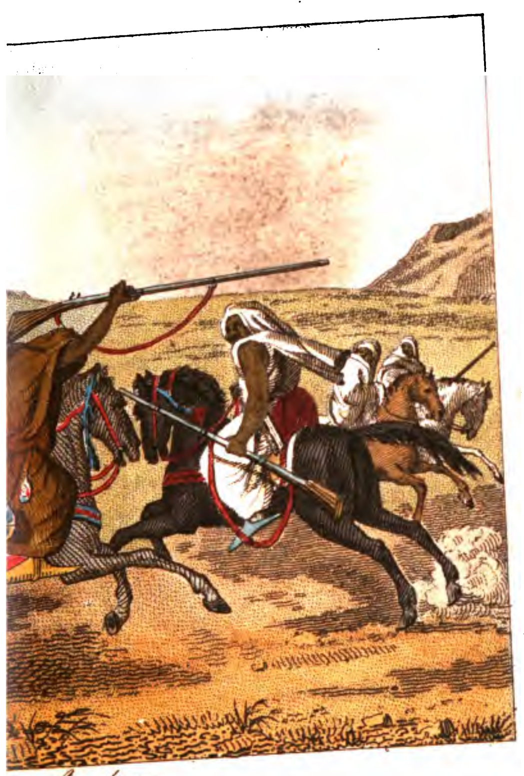
thân fut informé de son impertinence, il lui fit signifier que la bastonnade l'attendait s'il ne nous donnait pas, comme le faisait le pacha lui-même, le titre de *mamelouk*.

Lorsque l'on eut appris que M. Ritchie était médecin, chacun s'empressa de le consulter sur ses maux réels ou imaginaires : tout le monde voulait prendre une potion ou se faire saigner. Je fus chargé du traitement de deux ou trois d'entre ceux qui réclamaient les secours de l'art avec les plus vives instances.

Prenant un air de gravité imposant, je mêlai ensemble du café, du sel, du vinaigre et du poivre rouge. Je fis avaler à chacun de mes malades une cuillerée de ce mélange, en lui donnant les plus sérieuses instructions sur le régime qu'il avait à tenir, et le



Exercice des



... Arabes.

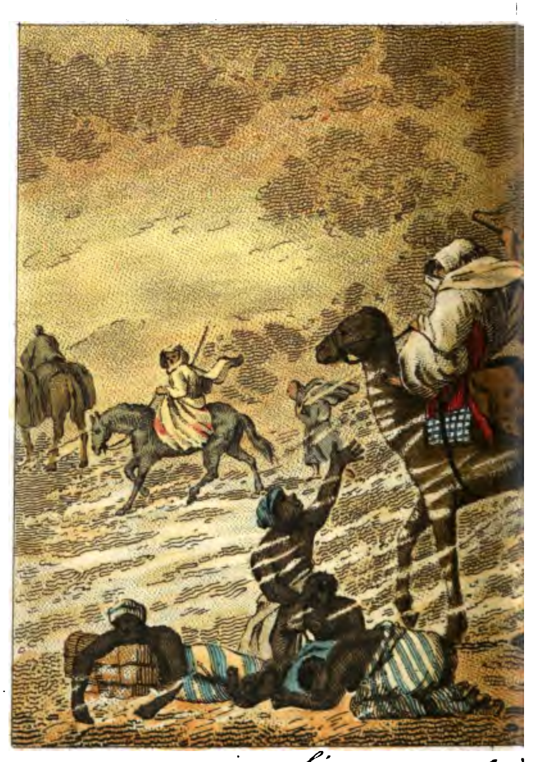
lendemain matin j'appris à ma grande satisfaction qu'il n'était bruit dans la caravane que des merveilleux effets de mes remèdes.

7 avril. On rassembla les chameaux, qu'on avait laissé paître dans les environs, et on entra dans le désert sablonneux de Kliah. Nous avions fait provision d'eau pour quatre jours. Sur le soir, les cavaliers s'exercèrent à des escarmouches devant Moukni. Les nègres dansaient et chantaient autant que la fatigue de la route le leur permettait. Le sulthân lui-même prit mon fusil, et courut parmi ses gens en tirant aux pieds leurs chevaux. On voulait célébrer par ces jeux notre entrée dans le Fezzan. (*Voyez la gravure en regard.*)

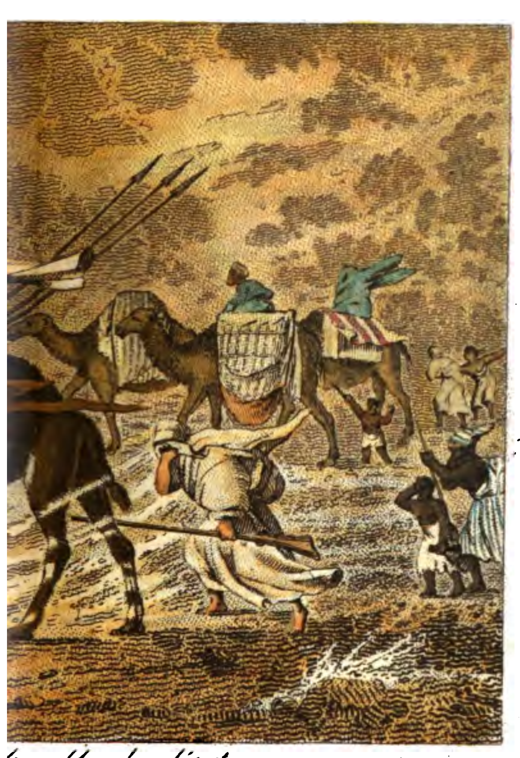
8 avril. Nous traversâmes un défilé appelé le Passage de l'armée. Il fallut

franchir une chaîne de montagnes qui court du nord-est au sud-ouest : on la nomme Eloud. Le soir nous campâmes dans la plaine ; un de nos chameaux venait de mourir ; plusieurs autres étaient tellement fatigués qu'il leur était impossible de continuer leur route. Nos marches avaient toujours été très-longues, et ces animaux prenaient une mauvaise nourriture.

Un vent de sud souffla avec assez de violence pendant la journée du 9 ; mais il augmenta le lendemain, au point qu'il nous était impossible de préparer nos alimens à cause du sable qu'il charriait avec lui. (*Voyez la gravure en regard.*) Moukni se vit forcé de se réfugier dans notre tente pour y chercher un abri. Cependant, vers l'après-midi le vent devenu moins im-



Sémoun ou vent d



le sable du désert.

pétueux nous permit d'atteindre un petit oasis planté de palmiers, et dans lequel nous trouvâmes deux puits. Les naturels donnent à ce lieu le nom de Hammam (1).

Nous aurions pu arriver à Sokna dans la même journée; mais c'était le matin que le sulthân voulait faire son entrée dans cette ville. Tout le monde se prépara à la cérémonie du lendemain.

11 avril. A sept heures nous nous dirigeâmes vers la ville. Moukni vit avec déplaisir que nous n'avions pas pris nos habits brodés. Comme nous étions à ses côtés, il aurait voulu que nous eussions été aussi brillans que lui, et nous avions gardé nos gros-

(1) Ce nom vient probablement des eaux qui s'y trouvent; *hammam* signifie bain. (*Note du traducteur.*)

siers vêtemens de voyage. Les cavaliers faisaient entendre des décharges de mousqueterie; les musiciens nous assourdissaient par le vacarme de leurs instrumens; mais le tapage n'eut plus de bornes quand ils eurent été rejoints par une nouvelle troupe. Des danseuses prenaient devant nous les postures les plus extraordinaires, en chantant à tue-tête les louanges du sulthân et de sa famille. Nous rencontrâmes sur notre passage environ six cents hommes armés, et à peu près le même nombre de curieux. La plupart venaient baiser les mains du prince. Lorsque la cérémonie fut terminée, nous nous rendîmes aux logemens qui nous avaient été préparés. Le soir, l'arrivée de nos chameaux nous permit de nous vêtir d'une manière convenable pour aller



Danseuse de Sockna.

rendre nos devoirs au sulthân : nous le trouvâmes entouré de quelques centaines d'Arabes qui discutaient sur les impôts du pays. Il paraissait les écouter avec beaucoup de patience. Nous commencions à devenir assez forts pour les entendre, j'avais assez bien profité en apprenant l'anglais au petit Youssouf, fils du sulthân.

La ville de Sokna, peuplée d'environ deux mille habitans, située au milieu d'une plaine immense, est entourée de murs dans lesquels on a pratiqué des meurtrières. Ses portes sont extrêmement étroites, et ses rues le sont plus encore. Les maisons sont construites avec de la boue et de petites pierres ; quelques-unes ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée. On laisse

toujours une cour au milieu, et c'est par les fenêtres, ou plutôt par les portes qui donnent accès sur cette cour, que le jour arrive. On trouve dans les environs plus de quatre cent mille dattiers, dont les fruits sont de beaucoup supérieurs à ceux que produit l'Afrique plus septentrionale; aussi se vendent-ils un prix très-élevé à Tripoli. Comme on ne rencontre dans le voisinage ni buissons ni rien qui puisse servir à la nourriture des chameaux, on est forcé de les envoyer à des pâturages qui se trouvent à cinq milles de distance, quand on ne veut pas les nourrir avec des dattes. Les moutons sont tirés de Benioulid, et la distance qu'ils sont obligés de parcourir rend leur prix très-élevé.

Les mouches sont en telle quan-

tité, que les habitans sont obligés de porter avec eux un espèce d'éventail fait avec la crinière d'un buffle, pour éloigner ces insectes incommodes. Ce sont les magasins de dattes, qui les nourrissent et les multiplient, au point qu'un vase rempli d'un liquide quelconque est aussitôt couvert de ces hôtes désagréables.

Nous recevions, comme tous ceux qui étaient de la suite du sulthân, deux rations de viande, et nos chevaux recevaient deux rations de dattes que les habitans devaient fournir.

Le costume dans cette partie du Fezzan, est le même que celui des Bédouins; quelques Arabes cependant, mais en petit nombre, s'habillent à la manière des Tripolitains. (*Voyez la gravure de la page* 5.) Ils ont un extérieur beaucoup plus propre que

les Arabes de la côte. Les femmes sont charmantes, aussi belles que les Européennes; mais elles montrent un libertinage et un amour de l'intrigue poussés au dernier degré.

Lorsque le royaume du Fezzan était gouverné par un prince du pays, la ville de Sokna et les environs étaient presque indépendans. C'était là que se réfugiaient tous les mécontens de Mourzouk et de Tripoli, parce qu'à une aussi grande distance de ces deux capitales ils ne couraient pas le risque d'être surpris. La population était alors le double de ce qu'elle est actuellement.

La peuple de Sokna parle un langage qui lui est propre, et que je crois être la langue berbère primitive (1). (*Voyez à la fin du* Ier *vol.*

(1) Voyez mon Introduction au voyage de M. Leod. E. G.

le vocabulaire abrégé.) Ce langage est actuellement connu sous le nom d'Ertahnah.

Moukni reçoit lui-même les tributs qu'on lui apporte. Il est assis au milieu des Arabes depuis le matin jusqu'au soir; quand une affaire est terminée, on récite la prière. D'autres surviennent pour s'acquitter de leurs impôts; mais quelques réclamations qu'ils élèvent, elles sont toujours inutiles. Après avoir bien développé leur cause, au moment où ils s'imaginent avoir persuadé leur maître, un des Arabes s'écrie : *le Fattah* (1) *!* c'est le signal du départ, et ils sont forcés de se retirer.

(1) Le Fattah, prière que les musulmans répètent à chaque instant, n'est que le premier chapitre du Corân; en voici la traduction : « Au nom de Dieu clément et » miséricordieux. Louange à Dieu le maître

Le cheikh de la ville est dans de continuelles terreurs. L'année antérieure, son prédécesseur avait été trouvé égorgé, et les habitans furent obligés de payer 2000 piastres pour le prix du sang (1), à Moukni, qui probablement connaissait mieux le coupable que personne.

» des mondes, le clément et le miséricordieux, le maître suprême du jour du jugement. Nous adorons, nous implorons ton » assistance, ô mon Dieu! conduis-nous dans » la voie du salut, dans la voie de ceux que » tu favorises et qui ne commettent jamais » de fautes. Amen. » E. G.

(1) La loi musulmane condamne au prix du sang, c'est-à-dire à l'amende, les villes où se commettent les meurtres dont on ne peut retrouver les auteurs. Ce n'est pas une des dispositions les moins sages du code pénal musulman, rempli d'ailleurs d'équité et de philosophie. (*Note du traducteur.*)

Il faut que le sulthân emploie des personnes de confiance pour percevoir les impôts des contrées voisines. Il nous proposa d'accompagner ceux qu'il avait chargés de cette commission : son fils Youssouf devait aussi venir avec nous. Comme cela nous offrait une occasion favorable d'explorer les villes de Houn et de Wadan, nous acceptâmes cette proposition avec plaisir.

Nous partîmes le 14 juin. Notre troupe était composée d'environ trente cavaliers ; une plaine couverte de palmiers nous conduisit jusques à Houn, qui n'est qu'à dix milles de Sokna. L'une et l'autre villes sont entourées de murs ; mais il y a cette différence qu'à Houn les jardins se trouvent dans la circonvallation. Les maisons sont toujours de même construction ;

trois portes seulement donnent accès dans la ville : un édifice assez vaste que l'on décore du nom de château, ne nous a pas seulement offert une meurtrière ou une embrasure.

Les habitans, pour rendre hommage à leur jeune prince, étaient venus au-devant de nous avec des fusils, et ils nous firent une réception aussi bruyante que celle dont nous avions déjà été témoins. Des danseuses déployèrent leurs talens dans la cour de la maison que nous habitions, et le soir on nous régala d'un concert. Ces divertissemens plaisaient si fort à nos compagnons de voyage, qu'on ne permit aux actrices de se retirer que lorsque la fatigue les accabla. Quand elles vinrent demander aux spectateurs du grain ou de l'argent, elles s'adressèrent d'abord à nous, à



...ueur de Cornemuse et danseur de Tripoli.

cause de l'éclat de nos vêtemens qui nous faisaient paraître des gens d'importance; mais ces apparences étaient trompeuses, car nous n'avions rien à leur donner, ce qui les désappointa et les étonna beaucoup.

Nous remarquâmes dans le cimetière beaucoup d'œufs d'autruche qui ornaient les tombeaux. Nous entrâmes dans celui d'un marabout, et prenant la position convenable, nous récitâmes le Fattah (1) à haute voix

Après avoir annoncé aux habitans quelle somme le sulthân exigeait d'eux, et les avoir avertis qu'ils eussent à la tenir prête pour le moment de notre retour, nous continuâmes notre route en nous dirigeant sur Wadan, où nous arrivâmes le 15 avril.

(1) Voyez la note page 19.

Cette ville, bâtie sur le penchant d'une colline au sommet de laquelle on a construit un édifice entouré de murs et décoré du nom de château, offre un aspect assez agréable. Il s'en faut pourtant de beaucoup que l'intérieur soit aussi propre et aussi soigné que celui des deux villes que nous avions visitées. On trouve aussi un mur d'une grande épaisseur, entièrement taillé dans le roc; mais il y a tout lieu de présumer que ce n'est pas l'ouvrage des Bédouins. Un des chérifs nous fit remarquer dans une mosquée, une pierre couverte d'une inscription arabe. Les lettres étaient taillées en relief; la date de cette inscription la faisait remonter à plus de six cents ans. M. Ritchie n'essaya pas d'en prendre une copie, parce qu'il connaissait assez bien les Arabes pour

savoir qu'ils ne lui permettraient pas de le faire. Les tombes et les mosquées, comme celles de Houn, étaient ornées d'œufs d'autruche.

La population de Wadan est composée d'Arabes de la tribu de Moadjer, et d'un grand nombre de chérifs descendans de Mahomet. Une chaîne de montagnes qui se trouve à quelques milles à l'est de la ville, porte aussi le nom de Wadan. Ce nom leur est donné à cause de la quantité de buffles qui les habitent. On trouve dans les environs un grand nombre d'autruches que les habitans chassent avec beaucoup de succès.

Il arrive souvent qu'après une grande pluie la verdure pousse dans ce pays avec une telle vigueur,

qu'elle suffit pour nourrir les chameaux pendant plusieurs semaines.

Le jour suivant nous revînmes à Houn, où l'on nous fit la même réception que l'on nous avait déjà faite. C'était un vendredi, et nous vîmes tous les habitans qui se disposaient à se rendre à la mosquée. M. Ritchie voulut encore retarder son début dans l'islamisme ; mais j'étais déterminé à faire le mien, et à essayer comment je me tirerais d'affaire. Je m'efforçai de ne pas paraître embarrassé, et je suivis les gens du sulthân qui étaient ravis de me voir avec eux. Il y avait environ deux cents personnes dans la mosquée; on récita des prières en faveur du sulthân Moukni et de la famille royale. Je m'acquittai assez bien de mon rôle; pourtant je remarquai deux vieux musul-

mans qui me regardaient avec un œil scrutateur et peu rassurant. Ils étaient bien loin cependant de se douter que je savais à peine quelques mots d'arabe.

Le même jour, le cheikh suivi de presque tous les habitans, vint apporter le tribut. Parmi eux se trouvait un jeune garçon de notre caravane; nous le reconnûmes, et je le priai de nous faire voir la ville. Il ne demanda pas mieux, et se mit à courir devant nous en appelant toutes les jeunes filles de sa connaissance, pour leur faire voir de nouveaux mamelouks; elles arrivèrent en foule et le visage découvert : quelques-unes d'entre elles étaient très-bien. Elles prenaient un grand plaisir à notre conversation; nos bévues dans la langue arabe, que nous connaissions à

peine, les amusaient surtout beaucoup.

Le 17 avril, nous retournâmes à Sokna; ce jour-là je voulus essayer jusqu'où pourrait aller notre influence auprès de nos compagnons de voyage. M. Ritchie me déclara qu'il ne voulait pas se mêler de cette affaire, et me laissa agir seul. Voici de quoi il s'agissait.

Le propriétaire de nos chameaux avait un esclave noir âgé d'environ cinquante ans, qui pendant notre voyage avait eu beaucoup de peine à suivre la caravane. Sans avoir égard à l'état déplorable dans lequel il se trouvait, son maître le forçait de veiller toutes les nuits sur les chameaux, et lui faisait entreprendre à pied la route fatigante que nous parcourions chaque jour. A notre arrivée à Sokna,

on l'envoya avec les chameaux à quelque distance de la ville, dans les pâturages dont nous avons déjà parlé. Il fut pris d'une fièvre violente, et se vit forcé de revenir. Son maître commença par le maltraiter à coups de bâton, puis en s'apercevant qu'il ne pouvait se plaindre, parce qu'il n'avait pas la force de crier, il ramassa une pierre et lui frappa la tête à coups redoublés; il était aidé par un autre Arabe de ses amis dans cette affreuse exécution.

Je ne pus m'empêcher de prendre la défense de cette malheureuse victime; mais mon intervention fut très-mal reçue, et l'on me regarda avec pitié quand je voulus essayer de prouver qu'un nègre était un homme comme un autre. Je ne me décourageai pas néanmoins, et je courus à

l'instant trouver un des chefs de Moukni, pour demander la punition de cet acte de barbarie : à ma grande satisfaction, on appliqua sur les pieds de notre homme la plus vigoureuse bastonnade qu'Arabe ait jamais reçue. Lorsque je rentrai au logis, son camarade se mit à rire et à se moquer de moi; je lui donnai un vigoureux soufflet, qui parut l'étonner singulièrement. J'avoue que je craignais beaucoup qu'il ne ripostât; mais j'avais bien tort, car depuis ce temps ces deux hommes ne manquaient jamais de venir me baiser la main chaque jour, et j'eus le plaisir de voir traiter l'esclave noir avec les plus grandes attentions. Les Arabes de Sokna sont la plupart de la tribu de Riâh.

Quand nos affaires furent terminées,

nous fîmes nos préparatifs de départ. M. Ritchie donna au cheikh un peu de poudre et de la coutellerie; mais le sulthân lui vola ces objets.

Le 22, notre caravane partit de Sokna; vers le milieu de la journée, elle entra dans les montagnes d'Ektoufa. Le roc est de nature basaltique. C'est là que se célèbre la cérémonie de l'entrée dans le Fezzan. Chacun de nous paya son tribut, comme cela se pratique au passage de la ligne. On évite par-là les désagrémens que les Arabes font essuyer à ceux qui refusent ce léger sacrifice. Nous prîmes notre provision d'eau dans un puits qui se trouvait près de l'endroit où nous étions campés.

Le lendemain, après avoir traversé un pays montagneux, nous parvînmes à un petit wadey appelé Mazairhât,

où nous trouvâmes quelques antilopes.

Je m'étais assis à l'ombre d'un arbre, quand je vis un de nos hommes accourir vers moi en m'annonçant qu'il venait d'apercevoir un serpent de l'espèce la plus venimeuse, celle que les Arabes appellent *eleffa*. Je m'armai aussitôt, et m'approchant du buisson où se trouvait ce reptile, je l'attachai à la terre en l'enfilant par le milieu du corps. Belford qui venait après moi, s'imagina qu'il pouvait y toucher sans danger; mais l'animal se retourna tout à coup, et si malheureusement il eût mordu l'imprudent voyageur, c'en était fait de lui, car nous n'avions ni instrumens pour traiter la blessure, ni feu pour la brûler, comme le font les Arabes.

Le 24 avril. Nous sortons des mon-

tagnes de Soudah, vers les deux heures après midi, et nous entrons dans la plaine d'Elmaitba. On n'aperçoit aucune trace de végétation; seulement on rencontre épars dans cette plaine les corps de plusieurs animaux qui y sont morts de fatigue, et les tombes des voyageurs que la même cause a fait périr. La chaleur du soleil avait desséché ces cadavres avec une promptitude telle qu'aucun d'eux n'était putréfié; le vent de sable forme à l'entour de petits monticules qui leur servent de tombeaux.

Vers le soir, l'horizon était si pur que l'on aurait pu prendre hauteur aussi facilement que si l'on eût été à la mer. La sécheresse de l'air développait dans les corps le fluide électrique, et nous voyions des étin-

celles s'échapper de nos couvertures de lit, des étoffes de bouracan, et des queues de cheval dont nous nous servions pour chasser les mouches. Toute notre caravane était accablée de fatigue : nous avions fait ce jour là trente-cinq milles sud sud-est.

Néanmoins, le 25 avril, à quatre heures du matin, nos chameaux étaient en marche. On franchit les buttes sablonneuses de Ramle-el-Kebir (les grands sables); pendant toute la journée nous fûmes contrariés par des tourbillons brûlans qui ne nous permettaient pas de voir à quelques pas devant nous. Les petits nègres étaient incommodés de l'excessive chaleur du soleil, qui dardait ses rayons sur leurs têtes nues et rasées. Une malheureuse négresse fut prise des douleurs de l'enfante-

ment : si nous n'avions eu la précaution de l'attacher sur un chameau, la malheureuse aurait été abandonnée dans ce désert brûlant où elle aurait probablement péri.

Nous atteignîmes Zeighan le 26 au matin. Ce village, situé par 27° 26′ lat. N., est entouré de murs et d'une forêt de palmiers.

Le 27, nous entrâmes dans Samnou, village plus grand et mieux bâti que le précédent. Nous y remarquâmes surtout les minarehs peints en blanc qui s'élèvent au-dessus des maisons des habitans; c'étaient les premiers que nous rencontrions depuis notre départ de Tripoli. Samnou, comme Zeighan, est célèbre par la piété de ses pieux marabouts : pour notre part, nous conviendrons

que ce sont les meilleurs cuisiniers arabes que nous ayons employés.

Le lendemain, nous allâmes camper près du petit village de Temenhiout. Moukni nous dit qu'il n'y était jamais entré, quoiqu'il eût passé dans ce lieu plus de vingt fois.

Nous continuâmes notre route pendant deux jours, à travers de petites collines; et le 30 avril au matin, nous aperçûmes Sebha. Cette ville offre l'aspect le plus pittoresque : elle s'élève en amphithéâtre. Sa principale mosquée est ornée d'un minareh carré, peint en blanc et extrêmement élevé au-dessus des maisons, qui sont très-basses.

Toute la population mâle vint audevant de nous pour saluer le sulthân, et nous eûmes alors occasion d'observer le changement de couleur

des habitans, qui, la plupart, sont mulâtres ; ils étaient armés de fusils à mèches. Les murs qui entourent leur ville sont en terre ; mais ils paraissent construits avec beaucoup de solidité.

Les deux premiers jours de mai, nous ne vîmes rien de bien remarquable : nous traversâmes Ghouroudouah, misérable amas de maisons en ruine, habitées par cinquante individus d'un aspect aussi triste que celui de leurs huttes.

Le 8, à notre arrivée dans Ogleïm petit bourg peu considérable, les habitans nous saluèrent par de nombreuses décharges de mousqueterie. En vain le sulthân s'efforça d'arrêter leur zèle ; ils répondaient à ses instances par de nouveaux coups de feu. Comme je

me trouvais au milieu d'eux, pour me faire honneur on s'avisa de me lâcher un coup de fusil entre les jambes; des grains de poudre m'atteignirent et me firent perdre un peu de sang, ce qui effraya beaucoup celui qui avait tiré; j'en fus quitte pour me laver avec de l'eau et du sel: et en peu de temps je fus guéri.

Les danseuses étaient infatigables: nous étions arrivés à huit heures du matin, et lorsque je rentrai dans ma tente, à minuit, elles étaient encore sur pied.

Nous n'étions plus qu'à trois heures de marche de Mourzouk, et pendant une partie de la nuit plusieurs de nos gens s'occupèrent des préparatifs nécessaires pour leur entrée dans la capitale.

A sept heures du matin nous étions

équipés et couverts de nos plus brillans vêtemens ; mais Moukni, qui ne voulait pas que ses deux nouveaux mamelouks le cédassent en rien à ceux de sa suite, et qui d'ailleurs se proposait de nous placer à ses côtés dans cette entrée solennelle, nous prêta, à M. Ritchie et à moi, deux habits magnifiques. A neuf heures, nous entrâmes dans les jardins de Mourzouk; un corps nombreux de cavalerie et d'infanterie était venu à notre rencontre les enseignes déployées; quand ils se virent à deux cents pas de nous, les cavaliers accoururent à toute bride, mirent pied à terre, et vinrent baiser la main du sulthân, dont le fils, Seid Haleiwah les commandait. Cette cérémonie achevée, ils se joignirent à notre cortége, et nous fîmes notre en-

trée dans la ville, précédés de six drapeaux de soie et entourés de danseurs, de tambours et de baladins. Auprès du sulthân, deux chasse-mouches, avec des balais de plumes d'autruche, éloignaient les insectes qui pouvaient l'incommoder. Pour moi, je me joignis aux cavaliers qui des deux côtés de la route s'amusaient à escarmoucher.

CHAPITRE II.

Entrée à Mourzouk. — Audience du sulthân. — Description de la ville. — Sa population. — Son château. — Maladie et détresse de l'auteur et de ses compagnons de voyage. — Arrivée d'une caravane de Touariks. — Fête du ramazan. — Départ d'une expédition dirigée contre le pays de Bourgou. — Maladies des habitans, et manière dont ils les traitent. — Bournou. — Timbouctou. — Soudan.

Les décharges de mousqueterie des soldats qui parcouraient la ville, et les cris aigus des femmes, donnaient à notre entrée une physionomie toute particulière. Nous fûmes salués par deux canons de six livres de balle,

mais nous ne pénétrâmes pas dans l'intérieur du château ; on nous conduisit dans une grande maison qui se trouvait dans le voisinage, et que l'on avait préparée pour nous recevoir : un vieux mamelouk nommé Hadjî (1) Mahmoud était chargé de ce soin. Lorsque nous eûmes passé le seuil de la porte en prononçant notre *bismillah* (au nom de Dieu), il nous servit sur une natte un plat de viande chaude.

L'après-midi, nous allâmes rendre nos devoirs au sulthân, et nous fûmes présentés à son fils, jeune enfant âgé de treize ans. Nous reçûmes à notre tour beaucoup de visites des habitans du pays; le bruit courait

(1) C'est le titre que prennent tous les musulmans qui ont fait le voyage de la Mecque : il signifie *pélerin*.

parmi eux que nous étions de grands personnages, riches de plus de 30,000 dollars; le fait est que nous en avions à peine 300 qui se trouvaient alors dans les mains de Moukni, ce qui nous embarrassait beaucoup.

Pendant la route, je causais souvent avec le sulthân des affaires de l'Angleterre; mais il avait de la peine à me croire lorsque je lui assurais qu'il était permis aux dames anglaises d'avoir de l'argent, et que plusieurs d'entre elles possédaient d'immenses fortunes. Son étonnement redoubla lorsque je lui appris que beaucoup de jeunes gens ne se mariaient pas avant l'âge de vingt-cinq ou trente ans. Nos lois sur la polygamie ne lui paraissaient pas extraordinaires, car lui-même n'avait qu'une femme; mais

en revanche il avait dans son sérail cinquante négresses, ce qui est très-peu de chose pour un sulthân du Fezzan. Il me demandait souvent ce que l'on faisait des enfans naturels lorsque l'on voulait cacher leur naissance aux parens; je ne pouvais deviner ce que signifiait cette question; mais j'appris dans la suite que c'était une coutume générale du royaume du Fezzan, d'étrangler ou de faire empoisonner les enfans adultérins. La mère du petit Youssouf, dont nous avons déjà parlé, avait mis au monde il y a environ un an, un fils parfaitement noir; Moukni ne put pas douter que cet enfant n'était pas le sien : il fit venir celui qu'il en croyait le père, et lui ordonna d'étrangler son fils. On permit à la mère de retourner dans son pays; et

tout le monde admira l'humanité du prince, car cette malheureuse devait être mise à mort.

En peu de temps nous fîmes connaissance de plusieurs habitans de Mourzouk, et nous aurions été assez contens de notre séjour, si nous avions eu un peu plus d'argent à notre disposition; nous étions forcés de vivre d'une manière très-économique, et rarement nous pouvions nous procurer de la viande, car il fallait pourvoir aussi à la nourriture de nos esclaves et de nos chevaux.

Nous commencions à connaître assez bien la langue, lorsque Moukni nous envoya dire qu'il se proposait de se rendre à la mosquée pour assister à la prière de l'après-midi, et qu'il espérait bien nous y voir. Comme c'était le début de M. Rit-

chie, nous nous mîmes à faire une répétition des prostrations d'usage, et lorsque nous entendîmes les muezzins appeler les fidèles, nous partîmes sous la garde de notre vieux mamelouk.

Nous trouvâmes une assemblée nombreuse assise sur des nattes, et nous prîmes les places d'honneur qui nous étaient réservées. Le sulthân entouré de ses gardes ne tarda pas à paraître; au même instant la mosquée fut remplie d'une odeur délicieuse d'essence de rose. M. Ritchie et moi nous jouâmes notre rôle avec beaucoup de bonheur; la cérémonie achevée, nous nous rendîmes au château. Pendant sa marche, Moukni était entouré d'esclaves armés et des chasse-mouches dont nous avons déjà parlé. Il marchait lentement au mi-

lieu d'une foule immense. Arrivé dans la cour, il s'y arrêta quelque temps pour y recevoir les hommages de ses sujets. Il nous admit dans l'intérieur de ses appartemens, et nous fit placer sur le coussin où lui-même était assis; en payant à M. Ritchie 300 dollars qu'il lui devait, il lui promit de l'aider dans la suite, s'il avait besoin d'argent. Nous prîmes congé de lui, enchantés d'avoir gagné l'amitié d'un homme dont la haine pouvait être si dangereuse pour nous.

En rentrant au logis, nous nous aperçûmes que l'on nous avait volés. On avait pris un grand sac de riz, un autre sac de farine, beaucoup de couscous, et quelques armes. Nous adressâmes aussitôt notre plainte au sulthân, qui promit de faire faire toutes les recherches nécessaires pour

que les objets dérobés nous fussent restitués.

Notre habitation était une des meilleures de la ville; et comme toutes les grandes maisons sont bâties sur le même plan, en la décrivant nous donnerons une idée des autres. Une large porte, assez grande pour permettre l'entrée d'un chameau, donne accès dans un vaste corridor; sur un des côtés se trouve une écurie pour cinq chevaux, et un logement pour des esclaves. Une porte placée vis-à-vis de l'écurie, donne accès dans une grande pièce carrée dont le plafond est soutenu par quelques piliers faits avec du bois de palmier; au centre de ce plafond est une ouverture longue de douze pieds, sur neuf pieds de large : c'est par-là que la maison reçoit la lumière, la chaleur et la pous-

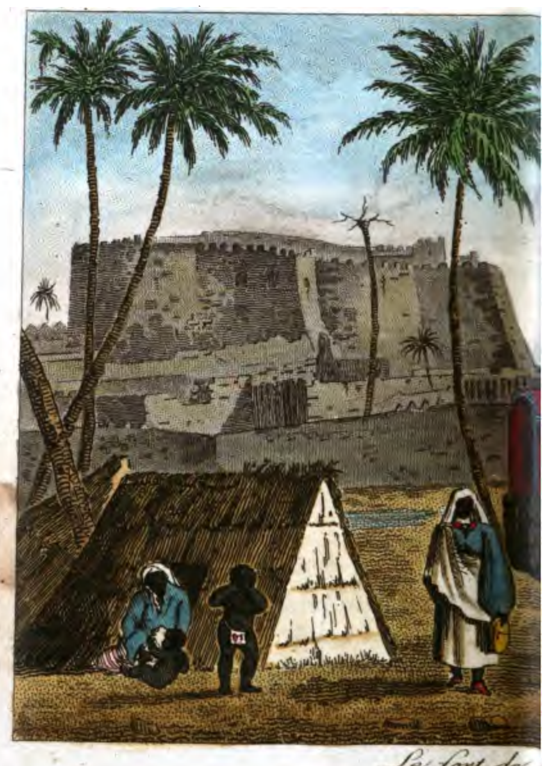
sière. A l'extrémité de cette grande pièce, en face de la porte, on a construit un lit en terre, élevé de dix-huit pouces et long de douze pieds; on a pratiqué sur les côtés plusieurs autres chambres à coucher plus petites, qui ne reçoivent le jour que par la porte, mais que l'on préfère à cause de leur fraîcheur. Au-dessus de ces petits cabinets, on trouve en montant quelques marches une sorte de galerie qui conduit à deux appartemens que la chaleur rend entièrement inhabitables. Notre salon conduisait en même temps dans une grande cour autour de laquelle on avait construit encore quelques petits appartemens, et dans laquelle se trouvait aussi un puits d'assez bonne eau. Dans toute la maison, les aires étaient de sable, et on distinguait

sur les parois des murailles la trace de la seule truelle dont les maçons se servent dans ce pays, c'est-à-dire des cinq doigts de la main droite.

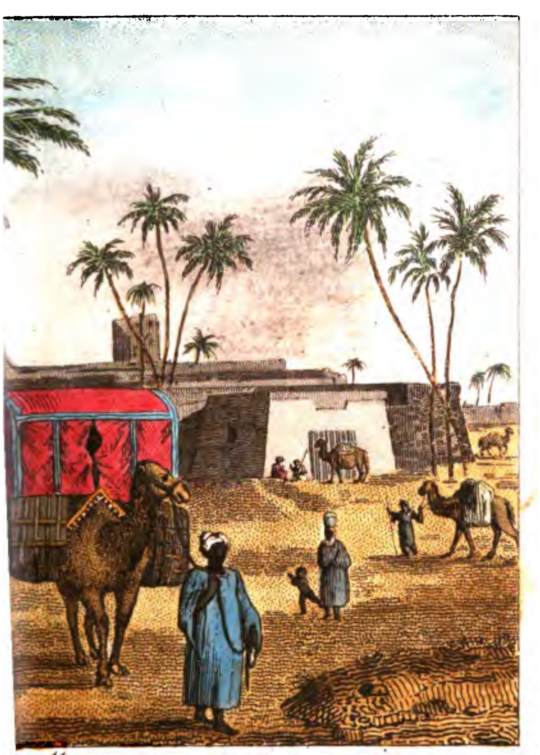
La population de Mourzouk est d'environ deux mille cinq cents habitans noirs, qui ne changent pas de résidence comme le font les Arabes. Les murs qui entourent cette ville sont percés de meurtrières, assez grossièrement construits, mais néanmoins d'une force suffisante pour préserver la ville d'un coup de main. Leur hauteur est d'environ quinze pieds, et leur épaisseur moyenne de huit pieds; mais comme tous les murs du pays, ils sont moins larges au sommet qu'à la base. La ville a sept portes; à chacune d'elles le sulthân attache un gardien, chargé de veiller nuit et jour à ce que l'on n'intro-

duise en fraude ni esclaves ni marchandises. Pour bâtir les murs de leurs maisons, les habitans, en faisant sécher de la terre, fabriquent une sorte de briques qu'ils lient ensuite avec de la boue en guise de mortier. Les murs construits de cette manière sont très-solides ; et comme il ne pleut jamais, ils durent assez long-temps. Les maisons n'ont en général qu'un étage, et celles qui appartiennent à la classe pauvre ne reçoivent le jour que par une porte souvent si petite qu'il faut se plier en deux pour entrer. Mais les grandes maisons ont des portes très-vastes et assez bien faites, eu égard à la mauvaise qualité du bois qui sert à leur fabrication. Les serrures et les clefs sont très-pesantes et d'une singulière construction. Les rues sont étroites, mais on

trouve au milieu de la ville de vastes emplacemens sablonneux sur lesquels stationnent les chameaux des marchands. On voit aussi quelques palmiers, et à côté de plusieurs maisons, de petits jardins où l'on cultive le poivre rouge et les ognons. La rue qui conduit au château est large, et offre un vaste champ pour les escarmouches des cavaliers du sulthân. Ce qu'on appelle le château est un immense édifice en terre (*voyez la gravure en regard*), de quatre-vingts à quatre-vingt-dix pieds de hauteur; le sulthân actuel a fait créneler le sommet des murailles, ce qui lui donne de loin l'apparence d'un fort. On chercherait en vain un plan régulier dans sa construction: les murs à la base sont épais d'environ cinquante à soixante pieds, tandis que



Le fort de



Mourzouk.

leur sommet n'a pas plus de cinq ou six pieds de largeur. Les appartemens du prince sont assez bien tenus : les personnes qui viennent lui faire la cour, s'asseoient sur le sable à une distance respectueuse; nous seuls avions le droit de prendre place sur son coussin. La partie la mieux construite et la plus saine du château, est habitée par les femmes, qui en général s'occupent des soins domestiques. Parmi elles, cependant, il en est six que l'on distingue sous le nom de Kiberie : ce sont celles qui ont donné des enfans au sulthân, ou bien qui après avoir été favorites du prince, sont devenues les gouvernantes des autres. Il y a environ cinquante jeunes femmes, toutes noires, très-jolies, et très-bien vêtues. Leur garde est confiée à cinq eunuques,

qui parfois se permettent de les frapper.

Le sulthân a trois fils et deux filles qui habitent avec lui. On lui apporte chaque soir les clefs de son château, afin qu'il puisse dormir tranquille à l'abri de toute attaque.

La ville renferme plusieurs étangs pleins d'une eau croupissante, qui doivent contribuer beaucoup à développer les fièvres d'été. Les cimetières occupent hors des murs un espace considérable. Au lieu de pierres, on pose sur les tombes, des morceaux de terre sèche, que l'on orne avec des étoffes, des pots cassés et des œufs d'autruche. Il y a un cimetière particulier pour les esclaves, que l'on enterre presque à la surface du sol; de sorte que si le vent enlève le sable, les cadavres de ces malheu-

yeux restent à découvert. La rareté de bois empêche que l'on ne fasse usage de cercueils; on entoure seulement le corps dans une natte ou un linge, puis, avant de le recouvrir, on jette dessus quelques branches de palmier. Lorsque les branches viennent à fléchir, la terre s'enfonce, et on reconnoît la place des tombes au vide que l'on remarque sur le sol. Le lieu de sépulture des anciens rois se trouve à quelque distance de la ville: leurs tombeaux ne sont distingués de ceux de leurs sujets que par la plus grande quantité de pots cassés qui les couvrent. Les parents du mort viennent sur sa tombe réciter des versets du Corân; jamais les enfans ne passent devant le lieu où leurs ancêtres sont ensevelis, sans payer à leur mémoire le tri-

but de respect et de regrets qui lui est dû. On n'ensevelit point les cadavres des animaux ; on se contente de les jeter en dehors des murs : bientôt la chaleur du soleil les a tellement desséchés, qu'ils n'exhalent jamais aucun gaz putride.

Le 15 mai, je fus attaqué d'une violente dyssenterie qui me retint au lit pendant vingt-deux jours, et me réduisit à la dernière extrémité. Nous étions alors dans une détresse cruelle, car nous avions à peine de quoi acheter le grain nécessaire à notre subsistance, et nous ne goûtions de viande que quand nous étions assez heureux pour tuer un pigeon dans les jardins de la ville. Ma maladie fut la première de celles qui vinrent nous assaillir, et depuis ce temps un d'entre nous fut continuellement au lit. L'â-

creté de l'eau, le besoin de viande, la chaleur excessive et la sécheresse du climat, contribuèrent beaucoup à prolonger mon indisposition, et lorsque ma convalescence commença, elle fut regardée comme un miracle par ceux qui en voyant la violence de mon mal avaient désespéré de ma vie.

Je commençais à me mieux porter lorsque M. Ritchie fut attaqué d'une fièvre bilieuse accompagnée de délire. La maladie parut moins alarmante pendant quelques jours; mais bientôt elle attaqua avec une nouvelle force. Le malade ne voulait rien prendre que de l'eau; il était continuellement éveillé et dans un état de délire, excepté pendant trois heures après midi. Mais quand il aurait pu manger de la viande, nous n'aurions pas eu

les moyens d'acheter ce qui lui aurait été nécessaire : tout notre argent était dépensé, et le plan que le sulthân avait conçu pour nous réduire à la misère était si bien combiné, que nous ne trouvions personne pour acheter nos marchandises. Depuis plus de six semaines nous n'avions pas mangé de viande, et nous vivions avec une portion très-exiguë de grain et de dattes. Nos chevaux n'étaient plus que des squelettes, et pour comble de malheur Belford devint entièrement sourd et incapable de marcher à cause de son extrême maigreur.

Pour moi, je faisais des réflexions bien pénibles : « Si mes deux compagnons viennent à mourir, me disais-je, je n'ai rien pour les faire enterrer, ni pour subsister moi-

même, et je mourrai de besoin au milieu de l'abondance. » Quelque cruelles que fussent ces pensées, je mis toute ma confiance dans ce pouvoir suprême qui m'a protégé d'une manière si évidente pendant tout le cours de mon voyage, et je ne me laissai point abattre par le désespoir. Belford commençait à revenir un peu, et nous nous réunîmes pour donner tous nos soins à notre pauvre compagnon; comme nous n'avions point de domestique, nous étions obligés de tout faire et pour nous et pour M. Ritchie, qui ne pouvait agir.

Deux jeunes gens, pour lesquels nous avions eu toutes sortes d'égards et que nous avions engagés à rester avec nous, loin de prendre pitié de notre situation malheureuse, nous abandonnèrent aussitôt, et empor-

tèrent même le peu de riz et de couscous qui nous restait. Ils savaient bien que plus notre pauvreté serait extrême, moins nous trouverions les moyens de nous plaindre et de nous venger de leur conduite.

Pendant la maladie de M. Ritchie, une caravane de Touariks, qui se rendait à la Mecque, arriva dans Mourzouk. Ils avaient avec eux un marabout, âgé de quinze ans, plein de talent et de sagacité ; on disait que ce jeune saint avait continuellement les yeux fixés sur le Corân ou sur la terre. Je voûlus voir ce personnage, et je le trouvai entouré de pieux musulmans, au nombre desquels se trouvaient Hadji Mahmoud, et d'autres esprits de sa force. Ils étaient en extase devant ce garçon, dont je ne remarquai que l'embonpoint et la malpro-

preté. Je reviendrai plus tard sur les mœurs et les usages de ces Touariks.

Le Ramazan devait arriver le 23 juin. Ce temps de jeûne nous gênait, parce que nous étions obligés de nous cacher pour manger et pour boire.

Hadji Mahmoud, le plus religieux des hommes, m'embarrassait beaucoup : il me pressait continuellement d'appeler un marabout pour lui faire réciter et écrire des prières sur la tête et sur les mains de M. Ritchie. Il attribuait au diable le délire dont notre ami était tourmenté, et il nous assurait avec beaucoup de bonne foi que ce mal ne cesserait pas si on n'avait soin de mettre sur la tête du malade une épée ou quelque autre instrument de fer, parce que Iblis(1)

(1) Iblis est le nom que les orientaux

craignait beaucoup ce métal (1). J'écartai ces propositions le mieux que je pus; mais j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher d'apporter un plat dans lequel étaient écrits les noms de Dieu (2). Il voulait laver ces noms, et donner à boire au malade l'eau colorée de l'encre qui avait servi à les tracer. Notre malheureux compagnon, qui ne se doutait guères

donnent à Satan; on y retrouve la plupart des lettres radicales de *diabolos*. E. G.

(1) Il est probable que l'action réfrigérante du fer a pu quelquefois dans le délire, influer d'une manière heureuse sur l'état moral du malade, et c'est de là que sera venue cette tradition superstitieuse, que le diable avait peur du fer. E. G.

(2) Les musulmans donnent à Dieu quatre-vingt-dix-neuf épithètes que les dévots récitent en disant leur chapelet.

E. G.

de ce qui se passait autour de lui, nous demandait un peu de lait; mais nous ne pouvions lui en procurer: quoique le sulthân eût cinquante vaches, il prit tant de prétextes et il fit si bien, qu'il nous fut impossible de rien obtenir de lui.

On faisait alors de grands préparatifs pour une expédition que l'on devait envoyer contre la tribu de Tibbou-Borgo, située au S. E. de Mourzouk. Des Arabes arrivaient en foule de Benioulid, de Sokna, et des villes environnantes. Seid Aleiwah, fils aîné du sulthân, devait prendre le commandement de l'armée; les soldats furent logés chez les habitans qui étaient forcés de les nourrir.

Je dois citer ici le nom des personnes qui continuèrent de venir nous voir, tandis que la plupart de

ceux qui d'abord nous visitèrent avec beaucoup d'assiduité, s'étaient abstenus de le faire aussitôt que notre sucre et notre café avaient été épuisés.

Muhammed-el-Lizari, et Youssouf, son frère, furent constamment pour nous de vrais amis.

Le vieux Hadji Mahmoud nous était bien dévoué, mais il était moins désintéressé, plus crédule et plus superstitieux.

Muhammed-ben-Abdallah était un de ceux qui nous visitaient le plus assidûment; né à Naples, il s'était fait musulman à l'âge de douze ans. Après un séjour de quelques années à Tripoli, il avait été envoyé en présent par le pacha, au sulthân du Fezzan alors régnant : il se rappelait à peine la langue de son pays. J'ai tout lieu de croire qu'il était chargé par

Moukni du soin d'épier nos actions; son but principal était de savoir pour quoi nous étions venus dans ce pays, et si nous étions réellement des personnages aussi importans qu'on le disait. Lorsque nous eûmes acquis la connaissance du rôle dont il était chargé près de nous, nous lui jouâmes des tours qui réussirent à merveille.

Le bruit courait dans Mourzouk que M. Ritchie avait épousé la fille du roi d'Angleterre, et que moi je venais d'épouser sa nièce. Lorsque Muhammed faisait semblant d'être bien instruit de ce qui nous regardait, nous refusions de convenir de ces liaisons honorables; mais cependant nous répondions de manière à le confirmer davantage dans cette idée. Il avait une haute opinion de notre fortune; pour-

tant quand il ne nous vit plus manger de viande, son estime pour nous commença à décroître. Comme ses questions devenaient de plus en plus pressantes, je résolus de l'effrayer, et pour y parvenir je l'emmenai avec moi dans le désert par une nuit très-obscure : je débutai par lui parler du sceau du roi Salomon, et je lui contai les histoires de revenant les plus terribles que je pus imaginer ; je lui dis que M. Ritchie et moi nous étions francs-maçons, et que nous comprenions parfaitement le sens des paroles gravées sur le sceau du roi des prophètes : à cette occasion je lui rapportai une multitude de choses pour lui prouver que les francs-maçons avaient la science infuse. Je le ramenai avec moi au logis. M. Ritchie était assez bien ce soir-là. Je priai

le mamelouk de me dire quelques mots, puis de mettre la main sur ma bouche et de se retourner; j'indiquai les lettres de ces mots à M. Ritchie au moyen de l'alphabet digital, et celui-ci, au grand étonnement de Muhammed les répéta aussitôt. Quelques scènes de ce genre firent sur lui une telle impression qu'il cessa bientôt de nous importuner.

Muhammed était très-fier de la noblesse de son sang. Son père, disait-il, était à la vérité un infidèle, mais c'était un grand homme, ami intime du roi de Naples, collecteur des revenus de ce prince, et chef de son armée; il se rappelait que dans son enfance, il avait de très-beaux habits et un cheval. Nous cherchions souvent quel pouvait être cet important personnage, lorsqu'un soir Muham-

med lui-même nous apprit gravement dans la conversation que son père était caporal.

. Le 12 juillet, l'expédition, composée de trois cents cavaliers, huit cents fantassins et deux mille chameaux, se mit en marche; Moukni partit avec elle, et la ville jouit alors d'une tranquillité dont elle était privée depuis long-temps. On donna le commandement du château au vieil Hadji Mahmoud, qui chaque soir mettait les femmes sous clef.

Le peuple blâmait beaucoup Moukni de ce qu'il s'était mis en route pendant le Ramazan. On savait qu'il n'était pas très-bon musulman, et l'on ne craignait pas de dire qu'il était parti à cette époque afin de pouvoir jouir de la permission que le Corân accorde aux voyageurs et aux

malades de manger pendant le jour.

Beaucoup de gens venaient nous demander des médicamens; comme M. Ritchie était incapable de répondre à leurs demandes, j'avais tout prêt un livre dans lequel j'allais puiser ma science. Mes ordonnances réussissaient quelquefois, et je dois dire que jamais je ne prescrivais rien de ce qui pouvait compromettre la santé de mes malades.

Le 22 juillet, Moukni était de retour et le Ramazan allait expirer. Il est impossible de se faire une idée de la joie que l'apparition de la nouvelle lune causa parmi le peuple; tout le monde était en mouvement: les uns chantaient, d'autres dansaient; on tirait des coups de fusils, et chacun buvait et mangeait.

A cette époque il arriva un grand

nombre de Touariks de Kachna, d'Aghades et de Ghraat. C'est la plus belle race d'hommes que j'aie vue de ma vie; ils sont tous grands, bien faits, et leur maintien est plein de noblesse et de dignité : leur teint est moins basané que celui des autres habitans de cette partie de l'Afrique, et ils sont naturellement blancs, car leurs bras et toutes les parties de leur corps qui sont ordinairement couvertes, conservent cette couleur. Leur costume est très-remarquable : comme les femmes qui habitent les bords de la mer, ils mettent sur leur visage un voile qui ne permet de voir que leurs yeux. On ne connaît plus la raison de cet usage, mais ils disent que cela doit être bien, puisque leurs pères faisaient ainsi. Ce voile, ordinairement d'une étoffe



Touarick d'Aghâdes.

de coton souvent bleue et quelquefois jaune, rouge, ou blanche, tombe sur leur poitrine, en couvrant le menton absolument de la même manière que la barbe de nos dominos (*Voyez les gravures en regard*); ils l'attachent derrière le dos.

Leur coiffure est très-élevée; quelques-uns d'entre eux néanmoins ont des bonnets jaunes ou verts qui s'appliquent exactement aux formes de la tête. D'autres ne portent aucune coiffure, et laissent croître leurs cheveux qu'ils attachent en longues tresses. Il faut remarquer pourtant que tous entourent leur tête d'un turban. Le reste de leur vêtement consiste dans une large robe qu'ils appellent *tobe* : l'étoffe dont ils se servent pour cet usage est ordinairement bleue ou rayée de bleu et de

blanc ; on en fabrique dans leur
mais ils préfèrent celle qui vie
Soudan. Les marchands empl
pour leurs caftans des étoffes d
et de coton extrêmement brilla
qu'ils achètent aux trafiquans d
poli ; on voit aussi quelques c
en cuirs manufacturés chez
Leurs pantalons ne sont pas
larges que ceux des Mores,
que cela les embarrasserait trop
qu'ils montent leurs chameau
ressemblent plutôt à ceux des
saques. Leur chaussure est la
la plus élégante de leur habiller
ce sont des sandales noires atta
à la jambe avec des cordons éca
on remarque sur ces sandales u
vail à l'aiguille d'un fini véritabl
admirable. Ils portent un foue
pendu à un baudrier passé sur


de peau

tant quand il ne nous vit plus manger de viande, son estime pour nous commença à décroître. Comme ses questions devenaient de plus en plus pressantes, je résolus de l'effrayer, et pour y parvenir je l'emmenai avec moi dans le désert par une nuit très-obscure : je débutai par lui parler du sceau du roi Salomon, et je lui contai les histoires de revenant les plus terribles que je pus imaginer ; je lui dis que M. Ritchie et moi nous étions francs-maçons, et que nous comprenions parfaitement le sens des paroles gravées sur le sceau du roi des prophètes : à cette occasion je lui rapportai une multitude de choses pour lui prouver que les francs-maçons avaient la science infuse. Je le ramenai avec moi au logis. M. Ritchie était assez bien ce soir-là. Je priai

le mamelouk de me dire quelques mots, puis de mettre la main sur ma bouche et de se retourner; j'indiquai les lettres de ces mots à M. Ritchie au moyen de l'alphabet digital, et celui-ci, au grand étonnement de Muhammed les répéta aussitôt. Quelques scènes de ce genre firent sur lui une telle impression qu'il cessa bientôt de nous importuner.

Muhammed était très-fier de la noblesse de son sang. Son père, disait-il, était à la vérité un infidèle, mais c'était un grand homme, ami intime du roi de Naples, collecteur des revenus de ce prince, et chef de son armée; il se rappelait que dans son enfance, il avait de très-beaux habits et un cheval. Nous cherchions souvent quel pouvait être cet important personnage, lorsqu'un soir Muham-

épaule droite. Leurs épées sont droites et très-longues ; mais ils les manient avec beaucoup d'adresse ; à la guerre ils portent trois pesans javelots et une grande lance qu'ils attachent derrière leur selle ; ils sont souvent armés aussi d'un long fusil, d'autant plus précieux pour eux qu'ils manquent rarement leur but. Ils sont plus superstitieux encore que les habitans du Fezzan, car on en voit quelques-uns qui sont, à la lettre, couverts d'amulettes et de préservatifs contre les accidens et les entreprises du démon : ils en placent sur les bras, les jambes, la poitrine, en un mot partout où ils peuvent en fourrer. Ils en donnent aussi à leurs épées, à leurs fusils et à leurs turbans. Leur langage est le berbère, que l'on parle encore dans les mon-

tagnes de Tunis, à Maroc et à Sokna; dans cette dernière ville, ce langage porte le nom d'*ertahna*; les Touariks prétendent que c'est la langue dont se servait Noé. Ils ne baisent jamais la main, pas même celle du sulthân, comme le font les autres mahométans; ils ont surtout pour les ablutions, de quelque espèce qu'elles soient, une aversion insurmontable. C'est au point que plusieurs d'entre eux, après s'être vêtus pendant long-temps d'étoffes bleues, ont contracté la couleur de leurs vêtemens. Pour les purifications exigées par la loi musulmane, ils évitent d'employer l'eau, qu'ils remplacent par le sable. J'ai cherché long-temps et inutilement à connaître la raison de cette sorte d'hydrophobie; voici ce qu'ils m'ont répondu : Dieu n'a pas voulu

que l'homme se rendît malade par sa faute ; il lui a donné l'eau pour la boire et pour servir à la préparation de ses alimens ; mais elle ne peut convenir à la peau d'un Touarick, car il tombe malade aussitôt qu'il s'en est servi. On en trouve pourtant quelques-uns qui se lavent et qui tournent leurs compatriotes en ridicule ; mais ceux-là sont en petit nombre. Comme ils professent l'islamisme, leurs prières sont en langue arabe, dont ils n'entendent pas un seul mot; ceux qui prient, et il y en a très-peu, se contentent de répéter cette formule : *La allah ila allah, weu Muhammed resoul ullah* (Il n'y a point d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète). Ils habitent le vaste désert désigné sur les cartes par le nom de Sahara. Leurs

nombreuses tribus n'ont point de demeure fixe; elles errent comme celles des Bédouins, et comme elles, vivent aussi de pillage. Ils ne commettent pas de cruautés si on ne leur oppose aucune résistance; mais ils tuent sans miséricorde, ceux qui cherchent à se défendre.

Les Touariks sont toujours en guerre avec les états du Soudan, et ils tirent de ce pays une quantité innombrable d'esclaves. Ils ajustent avec tant d'adresse, et leur courage est si bien connu, qu'ils peuvent traverser par petites bandes des contrées peuplées d'habitans armés, sans avoir rien à craindre pour eux. Chaque tribu a sa manière particulière de se vêtir, de monter à cheval et de faire la guerre. Les Touariks les plus rapprochés du Fezzan, sont ceux



Touarick de Ghraat.



7.

de Ghraat, à dix journées de Mourzouk : un sulthân commande dans la première de ces villes ; mais il n'a pas droit de vie et de mort sur ses peuples, qui ne lui paient qu'un très-léger tribut. Il ne peut pas non plus changer ou altérer les lois du pays : il doit prendre les conseils d'une assemblée de vieillards, qui sont en même temps chargés de la juridiction criminelle, et doivent cependant à leur tour faire approuver leur sentence par le sulthân. Le trône est héréditaire ; mais comme il n'est pas un objet d'envie, jamais la succession n'occasione de discordes.

Les habitans de Ghraat permettent aux étrangers de communiquer avec leurs femmes, et il est rare que celles-ci abusent de leur liberté : elles sont cependant très-jolies. Le peuple est

riche, à cause du commerce qu'il fait avec les états du Soudan, et de la modicité des impôts qu'il est obligé de payer. Les vivres de toute espèce sont d'un prix exorbitant : les dattes y sont rares et d'une qualité inférieure. L'on récolte peu de grains; la plus grande partie en vient de Mourzouk, où ils portent en échange des esclaves, de l'or, et d'autres marchandises.

Il se tient annuellement une foire à Ghraat, et les négocians des contrées environnantes y accourent en foule. Les habitans de Ghadam apportent des épées, des pistolets, de la poudre, etc.; ceux du Soudan amènent des esclaves, apportent des étoffes de coton, des peaux, de l'or, des outres, etc.; les marchands du Fezzan y trafiquent des marchandises



Touarick de Ghraat.

qui se vendent à Tripoli et en Egypte. Il s'y vend aussi beaucoup de chameaux, de dattes et de grains. Chacune des caravanes doit payer un droit de douane, et le droit est le même pour un seul individu. Il consiste ordinairement en étoffes, ou en poudre à tirer. Les mamelouks de Mourzouk ou bien ceux qu'ils envoient à leur place, sont seuls exempts de cet impôt, parce qu'il est de l'intérêt des Touariks qui viennent constamment dans cette capitale, de ménager des amis aussi nécessaires.

Un grand nombre de ces Touariks vint nous rendre visite : ils nous considéraient comme des objets de curiosité, et ils examinaient surtout avec beaucoup d'attention ce que nous leur permettions de toucher. On leur avait dit que nous

étions très-savans, que nous pouvions examiner le soleil, ou, en d'autres termes, prendre hauteur, et cette réputation nous amenait souvent plusieurs de ces messieurs, auxquels nous nous amusions à jouer quelques tours. Le phosphore était pour eux une chose étonnante; les kaléidoscopes, la chambre obscure, n'excitaient pas moins vivement leur admiration : mais ce qu'ils ne pouvaient concevoir, c'était notre boussole; ils n'osaient pas y toucher, tant ils la trouvaient extraordinaire. Il n'en était pas de même de nos armes : elles leur convenaient fort; j'avais une épée et un pistolet pour lesquels on m'aurait bien donné un couple de négresses. Comme ils savaient que nous avions une pharmacie bien montée, tous étaient malades, et

ils ne se contentaient pas d'une seule indisposition, chacun était affligé à la fois de tous les maux du pays. Nous reconnûmes bientôt que c'était une ruse pour se procurer nos médicamens, et leur importunité devint telle que nous fûmes obligés de les mettre hors de notre logis.

Les gens de la maison de Moukni nous envoyaient fréquemment aussi demander quelques remèdes, et jamais on ne reconnaissait les peines que nous nous donnions. Lorsque je fus à la tête du laboratoire, j'administrai des doses telles qu'il fallait réellement se sentir malade pour les avaler. Plusieurs des femmes nous envoyaient demander comment une substance introduite dans l'estomac pouvait guérir le mal de tête, ce qu'elles ne voulaient pas croire; mais

tous nos remèdes n'étaient rien en comparaison de l'émétique. La quantité qui aurait suffi pour l'Européen le plus fort, n'agissait pas sur eux; mais quand je donnais double dose, on était si content des effets, que l'on ne manquait pas de m'envoyer redemander la même médecine que j'avais donnée précédemment à un tel, et qu'elle avait rendu malade de manière à ce qu'il avait failli en mourir.

M. Ritchie commençait à entrer dans sa convalescence : Moukni, qui parlait à tout le monde de son amitié pour nous, et du plaisir qu'il éprouverait à nous prêter de l'argent si nous en avions besoin, ne nous avait jamais pourtant offert le moindre secours lorsqu'il était venu voir M. Ritchie; il nous avait même re-

fusé quelques petites bagatelles que nous lui avions demandées. Une fois, une seule fois, lorsqu'il était impossible d'acheter du riz, il nous en envoya, avec beaucoup d'ostentation, un quarteron qui suffit pour nourrir notre pauvre invalide pendant huit jours. Il est clair qu'il désirait notre mort, afin de s'emparer de nos effets et de nos marchandises, qui étaient considérables, mais dont M. Ritchie ne voulait pas me permettre de disposer de peur que cela ne nous abaissât aux yeux des habitans. Pour moi je trouvais cette crainte bien futile, quand les privations que nous éprouvions chaque jour mettaient notre vie en danger. Nous avions cherché vainement à nous défaire de nos chevaux : ces pauvres animaux étaient si maigres que personne n'en voulait.

Dans cette situation critique, nous prîmes la résolution de tirer sur la trésorerie; j'écrivis une lettre de change de vingt livres sterling, et nous allâmes la porter à Moukni. M. Ritchie lui avait fait entendre que s'il voulait nous donner 80 dollars, il toucherait la même somme à Tripoli, en faisant remettre le billet que nous lui présentions au consul anglais; mais le perfide sulthân fit semblant d'avoir entendu huit au lieu de quatre-vingts (1), et s'écria aussitôt que nous n'avions pas besoin de lui remettre une lettre de change s'il ne

(1) Pour l'intelligence de ceci, il faut savoir que huit et quatre-vingts en arabe, s'expriment par deux mots à peu près semblables : le premier nombre se rend par *thèmâniah*, le second par *thèmânoun*.

E. G.

nous fallait que huit dollars, et qu'il nous les prêterait avec le plus grand plaisir. Ç'eut été perdre son temps que de chercher à s'expliquer avec un homme décidé à ne rien entendre: nous acceptâmes cette modique somme, et notre premier soin fut d'acheter un peu de viande pour nous restaurer. Ce léger secours nous rendit heureux; et bientôt un nouveau renfort arriva. En entrant à Mourzouk, nous avions prêté à notre voisin Hadji Mahmoud, 20 dollars, sur lesquels il nous en avait déjà rendu dix. Il nous rapporta le reste dans ce moment de détresse, et cet argent avait alors pour nous une valeur décuple: aussi nous le reçûmes avec beaucoup de joie et de reconnaissance.

Nous prîmes la résolution de pro-

fiter de cette amélioration de nos finances pour engraisser nos chevaux et les vendre. La santé de M. Ritchie commençait à se rétablir ; cependant j'observais avec peine que sa dernière maladie avait agi d'une manière fâcheuse sur son moral : souvent il restait seul dans son appartement, rêveur, pensif, et il évitait toute espèce de société.

A cette époque une caravane considérable arriva du Bournou. Elle conduisait environ quatorze cents esclaves de tout sexe et de tout âge, parmi lesquels il y avait plus de femmes que d'hommes. Nous fûmes témoins de leur entrée dans la ville : c'était un spectacle vraiment déchirant, de voir ces malheureux épuisés de fatigue, pouvant à peine marcher à cause de l'enflure de leurs jambes

qui formait un contraste choquant avec la maigreur de leur corps, et chargés encore de bois à brûler. Tous, jusqu'aux plus petits enfans étaient obligés d'en porter; tandis que d'un autre côté, leurs maîtres barbares, montés sur des chameaux, les dirigeaient à coups de fouet. Quelques femmes avaient sur le dos des enfans tellement petits qu'ils paraissaient avoir été mis au monde pendant la route.

On remarque en général que les hommes supportent plus difficilement la fatigue du voyage que les femmes; et j'ai toujours vu moi-même que les esclaves mâles avaient un aspect plus misérable et plus souffrant.

J'ai tâché de prendre auprès des commerçans de Bournou tous les

renseignemens que j'ai pu recueillir, et je vais les consigner ici. Mais je prie mes lecteurs de ne pas oublier que tout ce qui va suivre a été rédigé sur les rapports des naturels que j'ai interrogés, et l'on sait combien ces notions sont trompeuses.

BOURNOU.

VOCABULAIRE.

Système numérique.

Un.	Tilo.
Deux.	Andi.
Trois.	Yaskou.
Quatre.	Daigou.
Cinq.	Ougou.
Six.	Arasku.
Sept.	Tullir.
Huit.	Oskou.
Neuf.	Likar.
Dix.	Maigou.
Vingt.	Maigou lata maigou.
Cent.	Djarrou.

Langage.

Homme.	Koua.
Femme.	Mata (1).
Père.	Abbah (2).
Mère.	Yany.
Tête.	Kila.
Yeux.	Chim.
Nez.	Kencha (3).
Chevelure.	Kondoly.
Dents.	Timmi.
Ventre.	Soro.
Main.	Moscou.
Pied.	Chi (4).
Sang.	Bou.
Jour.	Kou (5).
Nuit.	Bouné.

(1) C'est le nom samscrit de mère.
(2) En arabe *abou*.
(3) Arabe *hhecham*.
(4) On dit en arabe *machi*, aller à pied.
(5) En turk *goun*. E. G.

Sommeil.	Kounem.
Mort.	Nowy.
Blanc.	Boul.
Noir.	Tsilmm.
Soleil.	Kou (6).
Lune.	Kingal.
Étoiles.	Chillouga.
Pierre.	Kau.
Bon.	Ungla.
Feu.	Kenno.
Eau.	Ankie.
Terre.	Chiddi.
Oiseau.	Ongoudou.
Œuf.	Engoubble.
Poisson.	Boney.
Chameau.	Kalgamou.
Vache.	Fai.
Dieu.	Allah (7).

(6) En turk *goun*.
(7) En arabe *allah*.

E. G.

DESCRIPTION DU PAYS

ET DES USAGES.

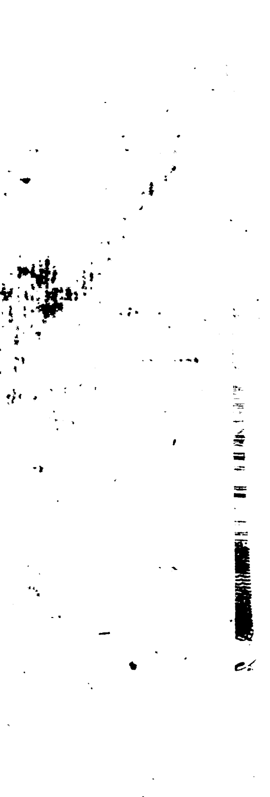
Le pays de Bournou est situé à quarante (journées, environ sept cents milles,) au sud du Fezzan. Il a pour limites à l'est Baghermi, à l'ouest Kanno, et au nord Kanem. Rarement les commerçans voyagent au midi, et il leur est impossible de donner des détails sur les contrées qui se trouvent dans cette direction. On n'est pas d'accord sur la ville principale, appelée Birnie, ou mieux encore Birnie-Djeded, la Nouvelle-Birnie, que l'on confond souvent

avec une autre ville nommée Birni-Cadim, ou l'Ancienne.

Ces deux cités, baignées par la rivière de Tsâd, sont à cinq journées de distance l'une de l'autre. La vieille ville, située plus à l'ouest, est maintenant presque entièrement abandonnée à cause des incursions des Fellâtas du Soudan, qui venaient enlever les habitans pour les réduire en esclavage. Ces attaques continuelles les forcèrent de bâtir une nouvelle ville dans une position plus centrale : voilà d'où viennent les différences que l'on remarque dans les renseignemens donnés par les naturels.

Sur la route de Birnie à Baghermi, on trouve la ville de Louggan, sur la Tsâd, à la distance de cinq journées de marche de l'une et de l'autre

ville. La direction de la Tsâd est telle qu'il faut nécessairement traverser cette rivière pour arriver à Baghermi; les hommes passent montés sur des outres (*voyez la gravure en regard*), et les crocodiles, qui sont nombreux dans ces eaux, ne leur mordent cependant jamais les jambes. Les naturels assurent que cette rivière, après avoir traversé le Four (Dar-el-Four, de Brown), va se jeter dans le Nil. Ils lui donnent même quelquefois le nom de ce fleuve; mais le plus communément ils changent la dénomination de Tsâd en celle de Gambara, au-dessous de la ville de Birnie. Du reste, on m'a donné sur cet objet les renseignemens les plus contradictoires : les uns me dirent que c'était un lac immense dont on n'apercevait point les rivages oppo-



[illegible] dire [illegible]
[illegible] nécessaire [illegible]
cette même pour [illegible]
[illegible]
[illegible] atures as [illegible] que [illegible] ri-
viere, après avoir [illegible]
[illegible]



Manière dont les africains passent un fleuve.

sés lorsqu'on était à Birnie; d'autres soutenaient que c'était une rivière considérable. Avant que l'empire des musulmans fût établi dans ce pays, il était d'usage de noyer tous les ans une jeune personne couverte de ses plus riches atours, et les principales familles se disputaient l'honneur de fournir la victime. Des augures heureux ou malheureux étaient tirés suivant la difficulté plus ou moins grande que l'on éprouvait à la submerger.

Je joins ici les noms des principales villes du Bournou. La distance est comptée de Birnie.

Baghermi.	10 journées.	E. S-E.
Mao, ville importante.	15 journées.	N. N-E.
Kanno.	1 journée.	O.
Kouka.	15 journées.	S. E.

Kattagum.	4 journées.	O. S-O.
Ringhim.	9 journées.	O. S-O.
Chaiko.	2 journées.	O.
Kawar.	10 journées.	N-E.
Bilma.	15 journées.	N-E.
Makari.	8 journées.	E. S.-E.
Ongornou.	14 journées.	S-E.
Zegzeg.	15 journées.	S-O.
Zakari.	8 journées.	O.
Waday.	16 journées.	E.
Bahr-El-Ghazal.	10 journées.	N. N-E.
Kachna.	16 journées.	O.
Mourzouk.	40 journées.	N.

KACHNA

ET LE SOUDAN.

Pour arriver à Kachna, capitale du Soudan, voici les villes par lesquelles il faut passer : Mourzouk, Akraf, Felezlis, Tadent, Assieu, Tradjit, Seloufia, Aghades, Begzam, Ghrulghiwa, Tagama, Kachna.

La jeune esclave qui me fournit des renseignemens sur ce pays, avait été enlevée par les Fellatah, dans les environs de Sakkatou. Ses ravisseurs l'avaient ensuite vendue aux Touariks : cette pauvre femme avait les jambes très-enflées, et malgré la maigreur de son corps, elle était

assez jolie. Son maître la fit venir pour me donner les explications dont j'avais besoin. Je lui demandai d'abord comment on appelait un homme dans son pays : elle crut que je lui demandais le nom de son mari, et me répondit en pleurant : « *Mohammed*; hélas! il est seul à présent. » Puis elle ajouta : « J'avais un enfant; il s'appelait aussi Mohammed; il n'avait pas encore de dents lorsqu'ils m'ont enlevée : qui le nourrira maintenant ? »

Les cauris sont la monnaie courante de Kachna et de toutes les villes à l'ouest; deux mille font un dollar. Toutes les denrées sont à un prix très-peu élevé dans le Soudan.

Les habitans travaillent avec beaucoup d'adresse le bois et le cuir. Ils le tannent et le préparent aussi bien

que les Européens. Les caravanes apportent toutes sortes d'ouvrages fabriqués avec ces matières, et qui se vendent à très-bon compte dans Mourzouk.

Les femmes fabriquent une très-belle étoffe de coton, qui est en même temps très-solide; ce qu'il y a de singulier, c'est que jamais leurs pièces n'ont plus de trois pouces de largeur; mais pour faire des vêtemens, on les ajuste avec tant d'art qu'il est impossible de distinguer les coutures.

Le peuple est plongé dans la plus profonde ignorance. Un homme qui sait lire est considéré comme un grand personnage; on le prie instamment d'assister aux naissances et aux mariages, dans l'idée que sa présence éloignera l'esprit malin,

qui redoute particulièrement ceux qui savent lire dans le Corân. L'homme assez habile pour écrire des charmes, est sûr de sa fortune.

La moitié des habitans observent les cérémonies extérieures de l'islamisme ; les autres sont païens. On trouve aussi, principalement dans les parties méridionales, quelques nations sans aucune religion, et vivant absolument comme des brutes dont elles se rapprochent plus que des hommes.

Les musulmans sont plus superstitieux que ceux auxquels ils reprochent leur aveuglement ; rarement ils entreprennent une affaire sans être munis de charmes. Ils redoutent surtout le mauvais œil, et ils prennent toutes sortes de précautions pour se mettre à l'abri de sa funeste influence.



Négresses a



u Soudan

Quant à leurs malheureuses victimes, je ne vis jamais un peuple plus compatissant, plus doux, plus innocent. J'eus occasion de les observer à la mort d'un de leurs compagnons d'infortune. Ils ne s'amusèrent pas alors à proférer, comme leurs maîtres, d'hypocrites gémissemens; mais, pleurant en silence, ils refusaient la nourriture qu'on leur offrait. Si une des femmes tombait malade, les autres s'empressaient de la soigner, de la consoler, et sacrifiaient souvent pour elle la portion qui leur était accordée. Si une d'elles est mère d'un jeune enfant, elles le portent tour à tour, et cherchent à l'amuser. On trouve aussi dans leurs manières beaucoup de sociabilité, et dans leur tenue une grande propreté, et beaucoup de goût pour les

ornemens. Je dois ajouter que les hommes n'ont aucune des qualités que l'on trouve dans leurs femmes.

Soudan est un mot arabe qui signifie noir; on appelle aussi la même contrée Bar-el-Abid (le pays des esclaves). Le langage des habitans est connu sous le nom de *housa*.

Les femmes du Soudan passent pour d'habiles chanteuses; elles s'accompagnent d'un instrument fait avec une gourde couverte de parchemin comme un tambour. A cette gourde est adapté un manche qui sert à tendre une corde sur laquelle on joue avec un archet. Cet instrument se nomme un *erbab*.

Les femmes du Bournou n'ont pas les mêmes talens, la même beauté, la même propreté ni le même caractère. Il existe surtout entre



Costumes des femmes du Soudan.

ces deux peuples une différence frappante, particulièrement pour la coiffure. Les femmes du Soudan relèvent leurs cheveux et en forment une espèce de casque au-dessus de leur tête; celles de Bournou (*voyez la gravure en regard*) aplatissent les leurs autant qu'elles peuvent, ou bien les laissent tomber sur leurs épaules.

LANGAGE DU SOUDAN.

Homme.	Effillo.
Femme.	Debbo.
Enfant.	Pipoullo.
Fille.	Bitta-Deppo.
Tête.	Hora.
Petit.	Toccochu.
Pesant.	Tetdoudou.
Lumière.	Oudoumhaineddi.
Je comprends.	Andal.
Main.	Djungo.
Soleil.	Raanga.
Lune.	Laigrou.
Étoiles.	Candie.
Aliment.	Niri.
Viande.	Taio.
Cheval.	Poutchio.
Vache.	Nagga.
Ane.	Babba.
Chameau.	Gailopa.

Chèvre.	Baia.
Mouton.	Balou.
Se promener.	Djaidou.
Dormir.	Pocadou.
Venir.	Wàr.
Aller.	Badillo.
Bon.	Odouwodi.
Mauvais.	Kalloudou.
Grand.	Maoudon.
Rivière.	Lana.
Manger.	Aniami.
Boire.	Guiakki.
Agréable.	Odom waili.
Amer.	Odomlammi.
Ciel.	Samaki.
Père.	Babama.
Mère.	Imama.
Précaire.	Maouna.
Jeune frère.	Minia.
Sœur.	Banda.
Grand-père.	Mamama.
Femme.	Tiradjumna.
Main.	Haigomo.
Pied.	Koinka.
Jambe.	Korla.

Je ne peux pas.	Mianda.
Lait.	Koussoum.
Natte.	Dayo.
Tapis.	Baittoukki.
Oreiller.	Tung ada.
Je.	Mahon.
Vous.	Maan.
Lui.	Demaitou.
Robe.	Tagoura.
Pantalons.	Serla.
Or.	Laamdi.
Argent.	Iamgou.
Grain.	Elcamarani.
Arbre.	Barkibi.
Bois.	Ledd.
Eau.	Ghium.
Feu.	Ita.
Dieu.	Allah.
Maison.	Oura.
Ville.	Guerri.
Bowl.	Laa.
Puits.	Oundou.
Eau.	Ghium.
Corde.	Bougoul.
Baquet.	Kianga.

Livre.	Deftera.
Aujourd'hui.	Ilanda nundi.
Demain.	Tiango.
Hier.	Fadjiango.
Pas encore.	Touli.
Je suis malade.	Tyaoudou.
Je suis bien.	Hairamo.
Grain de collier.	Kaadeh.
Jupe.	Oudara.
Cuisse.	Asanga.
Bras.	Kianwal.
Ventre.	Kraigou.
Dos.	Baou.
Poitrine.	Baroudi.
Col.	Daandi.
Mamelles.	Endou.
Doigt.	Honedou.
Chapeau.	Haffanaira.
Souliers.	Puddi.
Barbe.	Wari.
Œil.	Guitta.
Nez.	Hinari.
Bouche.	Kondoukkou.
Front.	Téda.
Oreille.	Leppi.

Turban.	Maitello.
Sang.	Eia.
Os.	Kial.
Brûler.	Awli.
Rôtir.	Aoudi.
Chaud.	Odoun wouli.
Froid.	Dumfai.
Soif.	Iam.
Je suis plein.	Mihâri.
Celui-ci.	Dando.
Donne.	Okon.
Prends.	Gabbou.
Gras.	Paidou.
Maigre.	Fautdo.
Sale.	Toundi.
Propre.	Loumram mitel.
Fatigué.	Ensonmi.
Langage.	Bolli.
Épée.	Kansaikali.
Pierre.	Bouddi.
Sable.	Djiradi.
Terre.	Laidi.
Rouge.	Bodaidjo.
Blanc.	Daraidjou.
Noir.	Balaidjou.

Vert.	Koraidjouna.
Jaune.	Djainadjou.
Se lever et s'en aller.	Ummadillo.
Gazon.	Koudou.
Dur.	Audommiori.
Doux.	Oudomhaiatiri.
Comment êtes-vous ?	Mia loudou.
Bien.	Nonbandou.
D'où venez-vous ?	Kai Ouaidi.
Où allez-vous ?	Tingailta.
Est-il dedans ?	Ouden wodi.
Il n'y est pas.	Unwalla.
Jardin.	Engassa.
Courir.	Endogga.
Tranquille.	Ommandillo.
Assez.	Doudou.
Chanter.	Ghymmo.
Un peu.	Sedda.
Tisser.	Sansanbi.
Farine.	Kiandi.
Poivre.	Syasi.
Pauvre.	Kolakomi.
Riche.	Waidande.
Miel.	Djoumeri.
Oiseau.	Soudou.

Pigeon.	Ounfoudi soundou.
S'asseoir.	Djiaura.
Nuit.	Ghem.
Matin.	Doun waidi.
Jour.	Hansi.
Lion.	Djaguerri.
Flèche.	Lebbo.
Verre.	Karrou.
Cuillère.	Guerbal.
Pot.	Foutirra.
Couteau.	Lab.
Lance.	Ghembirri.
Poignard.	Labidjungo.
Fusil.	Bendiga.
Il pleut.	Ghium, ghiwondi.
Tigre.	Melao.
Antilope.	Lelva.
Heureux.	Welwelti.
Danser.	Fidio.
Crainte.	Douba.
Dents.	Nia.
Je vous remercie.	Allah imoghni.

TIMBOUCTOU.

Timbouctou est à 90 journées de la capitale du Fezzan. Si l'on croit les marchands de qui je tiens ces renseignemens, cette ville n'est pas plus considérable que Mourzouk. Elle est entourée de murs, les maisons sont peu élevées et bâties avec beaucoup d'irrégularité, si l'on en excepte celles de deux ou trois petites rues. Les huttes, construites avec des nattes, sont en bien plus grand nombre que les maisons.

Voici, suivant les mêmes autorités, ce qui a fait attribuer une immense population à Timbouctou. Un grand nombre de caravanes de

Maroc, de Ghadam, de Tripoli et des états nègres sont forcées de séjourner dans cette contrée, soit à cause de la saison des pluies, soit parce qu'elles n'ont pas vendu leurs marchandises. Il faut alors qu'elles construisent des baraques en terre, pour se mettre à l'abri avec leurs effets. A cette époque la population est augmentée de 12 à 15 mille âmes, et les voyageurs qui se trouvent précisément à Timbouctou dans ce moment, s'imaginent que la ville est considérable, mais lorsque tous les étrangers sont éloignés, cette cité n'est plus rien.

A 12 milles de là se trouve Kabra : c'est un port autour duquel sont réunis un grand nombre de magasins. La rivière de Goulbi, qui coule dans cet endroit, est large, et peu pro-

fonde, puisqu'un chameau, dit-on, peut la passer à gué; mais dans la saison des pluies elle devient rapide et dangereuse.

Le sulthân qui règne à Timbouctou n'a qu'un pouvoir très-restreint. Tout le peuple est nègre, et s'habille comme les habitans du Soudan. La classe aisée est vêtue de pantalons et de robes, les pauvres sont presque entièrement nus. On travaille particulièrement, dans cette ville, l'or, le coton, le cuir et le fer. L'or est tiré de Djinne, que l'on appelle à cause de cela Bilad et Tibr (le pays de l'or).

J'ai vainement cherché à savoir quelque chose sur Mungo-Park; tous ceux que j'ai interrogés sur ce voyageur, se sont accordés à dire qu'il serait impossible à un blanc de res-

ter caché dans la ville de Timbouctou, sans que les négocians pussent le voir, parce qu'ils entrent dans toutes les maisons, sans excepter même celle du sulthân. Cela suffit, je crois, pour réfuter la supposition que le prince de Timbouctou aurait retenu Mungo-Park dans son palais, à cause de ses connaissances en chirurgie, ou qu'il existerait encore caché dans cette ville, comme plusieurs personnes l'ont supposé.

Un grand nombre de juifs se rendent dans ce pays pour faire le commerce, et c'est là ce qui a fait dire qu'on y trouvait des chrétiens. Mais ces chrétiens, m'a-t-on assuré, sont circoncis, ne mangent pas de porc, tuent les animaux d'une manière particulière, et ne reconnais-

sent ni le Christ ni Mahomet. On dit qu'il existe au sud de Timbouctou une peuplade de cette religion, qui en outre se sert d'un langage particulier.

Le sulthân actuel de Timbouctou est un vieillard; il ne prend que le titre de kaou, qui signifie gouverneur ou maître. Son épouse est âgée, mais il a un grand nombre de concubines. Sa dignité est héréditaire.

Le Nil, ou Goulbi, ou Djaliba, ou Kattagou coule de Timbouctou à Melli (pays de Fellatas), traverse Kebbi, rentre dans le Fendah, passe à quatre journées de Kattagoun, capitale du Bournou, et va enfin se jetter dans le Tsad. De ce lac sort une rivière qui, après avoir arrosé

le Baghermi, va se jeter dans le Nil d'Égypte au sud de Dongola.

Je ne pus obtenir de notions bien précises sur Wangara. C'est un pays peu cultivé et souvent submergé; on ajoute que l'or est abondant dans les environs de la capitale, grande ville nommée Battagou. On trouve dans le voisinage un peuple invisible avec lequel on fait le commerce de la manière suivante: les marchands déposent pendant la nuit ce qu'ils veulent vendre et se retirent, ils trouvent le lendemain matin une quantité de poudre d'or égale à la valeur que l'on accorde à leurs marchandises. Si cette estimation leur paraît suffisante, ils prennent l'or et s'en vont, sinon, ils laissent leur marchandise jusqu'à ce que l'on ait ajouté une certaine quantité de poudre d'or;

ces gens ne sont, dit-on, que des démons, et la meilleure preuve que l'on en puisse donner, c'est qu'ils aiment beaucoup le drap rouge.

Entre le Noufi et Achantie on trouve le Gondjah, vaste pays dont les habitans savent dompter les nombreux éléphans qui s'y trouvent. Les marchands qui vont trafiquer à la Côte-d'Or, sont obligés de traverser ce royaume.

Dans tout l'intérieur de l'Afrique les femmes ne se servent pas de moulins à bras, pour broyer le grain, elles le pilent dans de grands mortiers, et elles chantent en travaillant.

TIMBOUCTOU.

VOCABULAIRE.

Homme.	Ahinda.
Enfant.	Aberry.
Main.	Akhoud.
Fer.	Azeli.
Chameau.	Elgimmo.
Mouton.	Egghisi.
Or.	Agrif dodi.
Femme.	Afintou.
Fille.	Aterry.
Tête.	Agodi.
Œil.	Aiti.
Ane.	Éhaid.
Brebis.	Taili.
Blé.	Attou.
Je comprends.	Foni.
Je ne peux pas.	Mofedi.

Soleil.	Ofitti.
Lune.	Hitti.
Nourriture.	Tasou.
Viandc.	Hamo.
Cheval.	Ais.
Vache.	Abari.
Agréable.	Zaidi.
Lait.	Alebbi.
Coussin.	Ferchit.
Natte.	Bochti.
Pied.	Edthi.
Jambe.	Edthair.
Barbe.	Heti.
Nez.	Hochti.
Rivière.	Bori.
Manger.	Tai.
Boire.	Achti.
Se promener.	Kaedodi.
Dormir.	Auti.
Venir.	Ka.
Aller.	Dodi.
Méchant.	Ferri.
Large.	Kotti.
Petit.	Katch.
Pesant.	Touzi.

Bouche.	Fetti.
Lumière.	Afi.
Bras.	Ighrai.
Ventre.	Teddis.
Dos.	Kerry.
Cou.	Terry.
Mamelles.	Foffi.
Doigts.	Beddi.
Moi.	Ennikiki.
Vous.	Enni loulou.
Lui.	Houti.

N. B. Nous avions ramené la plupart de ces mots aux racines arabes dont ils dérivent évidemment, nous espérions pouvoir nous servir des caractères que M. Molé grave dans ce moment, sous la direction de M. Langlès ; mais les retards inséparables d'un travail de ce genre ne nous ont pas permis de le faire. E. G.

DESCRIPTION DE GHADAM.

La ville de Ghadam est située à 15 journées S. O. de Tripoli. C'est là que les marchands se rassemblent pour entreprendre le grand voyage de Timbouctou. Elle était jadis indépendante, mais à présent elle est tributaire du pacha. Ses habitans font un grand commerce avec Timbouctou, et la plupart connaissent la langue des habitans de cette ville et celle des Touariks. C'est une singularité bien remarquable que dans la même enceinte habitent deux tribus ennemies, et qui ne communiquent en aucune manière. Le plan de leur ville m'a été tracé sur le sable par un négociant qui l'avait souvent vi-

sitée : elle est de forme circulaire, et traversée par un mur épais, qui la sépare en deux parties égales ; au centre de ce mur, est une porte que l'on ferme dans les temps de trouble ; car les habitans ont souvent entre eux de sanglantes querelles. Autour des deux villes on trouve des jardins plantés de palmiers dattiers. Les rues sont couvertes, de sorte qu'après le coucher du soleil personne ne peut retrouver son chemin sans lumière.

Les maisons sont bien bâties, en terre et à un seul étage. Les habitans sont Arabes, et ceux d'une ville ne connaissent pas plus leurs voisins que s'ils vivaient à plusieurs milles les uns des autres ; car si un membre de la tribu Beni-Wazid allait dans la ville appartenante à la tribu Beni-Wazid, il serait insulté par le peuple.

La même source d'eau tiède fournit de l'eau aux deux villes qui sont gouvernées chacunes par un Cheikh, sous les ordres d'un Kaïd ou Pacha.

Le minareh de la mosquée est d'une hauteur si prodigieuse qu'on peut l'apercevoir à une journée de distance. On trouve aussi dans la ville méridionale une petite tribu d'Arabes appelés Oulad-belail.

VOCABULAIRE

BERBÈRE ou ERTAHNAH.

Système numérique.

Un.	Idjen.
Deux.	Sounn.
Trois.	Chard.
Quatre.	Arbàa.

Cinq et les autres nombres sont tirés de l'arabe.

Langage.

Main.	Fous.
Tête.	Ighrof.
Soleil.	Tifourt.
Chien.	Edi.
Chienne.	Edit.
Chat.	Yatous.
Poisson.	Khout.

Aliment.	Aksoum.
Viande.	Tagilla.
Lune.	Tadjirri.
Manger.	Itch.
Boire.	Sou.
Enfant.	Mouzain.
Fille.	Temouzzit.
Cheval.	Aghemar.
Vache.	Lebgour.
Mouton.	Tile.
Chèvre.	Tigksie.
Boni.	Eghraid.
Bâton.	Tagagrhrit.
Eau.	Aman.
Dattes.	Izgarun.
Os.	Igrous.
Argent,	Felous.
Rat.	Agherdi.
Ane.	Amketar.
Chameau.	Laghrum.
Maison.	Taskhn.
Ville.	Tamour.
Mur.	Djadir.
Jardin.	Tamda.
Palmier.	Tesdai.

Gazon.	Lacheb.
Fil.	Alkhouli.
Étoffe.	Melf.
Vêtement.	Ghukkout.
Vase.	Vildjra.
Chaud.	Yehamma.
Froid.	Tasounti.
Marcher.	Achel.
Courir.	Uzzel.
Bateau.	Outous.
Crier.	Ell.
Faim.	Flouzukle.
Soif.	Foudukle.
Étoile.	Eran.
Homme.	Mar.
Femme.	Tamtout.
Feu.	Isghraran.
Bois.	Chedjer.
Pierre.	Tegronghan.
Sable.	Omlal.
Comment est votre état?	Aich Hàlek?
Bien.	Taïb.
Qu'est-ce que cela?	Ma talva?
Cela.	Kanno dinek.
Votre.	Enaick.

Mien.	Ennou.
Moi.	Chik.
Vous.	Nich.
Lui.	Aetta.
Nous.	Oudan.
Eux.	Etene.
Ici.	Da.
Là.	Ghardi.
Où.	Manila.
Beaucoup.	Gouttoun.
Peu.	Ahassan.
Épée.	Awons.
Pot.	Laigder.
Coussin.	Madjir.
Noir.	Settouf.
Bleu.	Agrag.
Vert.	Wourroug.
Jaune.	Asfor.
Rouge.	Zouggo.
Vieux.	Wousser.
Jeune.	Mouzzi.
Cher.	Yegoulla.
Dur.	Iekkour.
Mou.	Mourkhie.

Gras.	Smin.
Maigre.	Saif.
Bouche.	Imi.
Oreille.	Tamazoukh.
Cou.	Takaroumt.
Poitrine.	Soudder.
Bon.	Zain.
Mauvais.	Afan.
Jour.	Azil.
Nuit.	Yettie.
Barbe.	Tamart.
Apporter.	Awouit.
Prendre.	Akh.
Venir.	Aïd.
Coton.	Tabdoukht.
Miel.	Asell.
Porte.	Tawert.
Souliers.	Erkaas.
Mouche.	Izzan.
Oiseau.	Asdhi.
Autruche.	Asid.
Plume.	Terjaalem.
Œuf.	Terdaalem.
Langage.	Awalt.
Beurre.	Lemman.

Huile.	Odi.
Poivre.	Afilfil.
Sel.	Tisount.
Cœur.	Houl.
Peau.	Illoum.
Pied.	Tichcount.
Nez.	Lacchoum.
Œil.	Tlaft.
Couteau.	Ouzall.
Sang.	Eddaman.
Cuir.	Illoum.
Sac.	Takharit.
Feu.	Timsi.
Javelot.	Tagerit.
Lait.	Akhi ou Achfai.
Demain.	Tifout.
Hier.	Doullaïn.
Mois.	Your.
An.	Aam.
Chevelure.	Zaou.
Laine.	Douft.
Pain.	Tegrâri.
Farine.	Arouna.
Aller.	Maat.
Courir.	Azzil.

Écouter.	Saill.
Frère.	Nitta.
Sœur.	Outima.
Stupide.	Waillesin.

JOURNAL MÉTÉOROLOGIQUE.

MOURZOUK.

DATE.	THERMOMÈTRES REAUMUR.		THERMOMÈTRES FAHRENHEIT.		HYGROMÈTRE.		VENTS.
1819.	5 A. M.	2 AP. M.	5. A. M.	2. AP. M.	5 A. M.	2 AP. M.	
Mai. 4	22	33	81.$\frac{1}{2}$	106.$\frac{1}{2}$	60	54	Est.
5	22	34	81.$\frac{1}{2}$	108.$\frac{1}{2}$	61	53	
6	23	33	83.$\frac{3}{4}$	106.$\frac{1}{4}$	60	54	
7	21	33	79.$\frac{1}{4}$	106.$\frac{1}{4}$	58	53	Est-Nord-Est.
8	20	31	77	101.$\frac{3}{4}$	58	50	
9	21	32	79.$\frac{1}{4}$	104	60	54	Est.
10	22	33	81.$\frac{1}{2}$	106.$\frac{1}{4}$	60	51	Est-Nord-Est.
11	23.5	33.1	85	106.$\frac{1}{2}$	61	52	Est-Sud.
12	22	34	81.$\frac{1}{2}$	108.$\frac{1}{2}$	60	53	Nord-Est.
13	22.2	33	82	106.$\frac{1}{4}$	58	52	
14	23	33.2	83.$\frac{3}{4}$	106.$\frac{3}{4}$	60	51	

	15	23.4	34	84.3/4	108.1/2	61	60	Nord.
	16	23	35	83.3/4	110.3/4	63	58	Nord-Est.
	17	22	34	81.1/2	108.1/2	64	61	Est-Nord-Est.
	18	23.8	36	85.1/2	113	59	54	Est.
	19	23	37	83.3/4	115.1/4	60	54	
	20	23	34	83.1/4	108.1/2	63	60	
	21	22	35	81.1/2	110.3/4	61	56	
	22	21.1	34	79.1/2	108.1/4	62	59	
	23	22	36	81.1/4	113	60	57	Est Sud-Est.
	24	23	37	83.3/4	115.1/4	61	52	
	25	24	37	86	115.1/2	61	57	Est.
	26	23	36	83.3/4	113	60	59	
	27	23	37	83.1/2	115.1/2	60	54	Nord.
	28	25.1	35	88.1/2	110.3/4	58	60	
	29	26	34	90.1/2	198.1/2	57	57	Nord-Ouest.
	30	25	37	88.1/4	115.1/2	56	58	
	31	24.2	34	86.1/2	108.1/2	59	55	Nord-Est.
Juin.	1	25	38	88.1/4	117.1/2	56	47	
	2	24.3	39	86.3/4	119.3/4	58	43	
	3	25	40	88.1/4	122	54	54	
	4	25	39	88.1/4	119.3/4	58	56	Sud-Est.
	5	24	38	86	117.1/2	58	56	

DATE.	THERMOMÈTRES REAUMUR.		THERMOMÈTRES FAHRENHEIT.		HYGROMÈTRE.		VENTS.
1819.	5 A. M.	2 AP. M.	5 A. M.	2 AP. M.	4 A. M.	2 AP. M.	
Juin. 6	24	37	86	115.$\frac{1}{4}$	57	56	Est.
7	25	38	88.$\frac{1}{4}$	117.$\frac{1}{2}$	58	51	Est.
8	26	40	90.$\frac{1}{2}$	122	61	58	
9	27	38	92.$\frac{3}{4}$	117.$\frac{1}{2}$	60	58	
10	26	36	90.$\frac{1}{2}$	113	61	55	Nord-Est.
11	25.3	39	89	119.$\frac{3}{4}$	60	58	
12	26	39	90.$\frac{1}{2}$	119.$\frac{3}{4}$	62	60	
13	25	38	88.$\frac{1}{4}$	117.$\frac{1}{2}$	63	60	Est.
14	25	37	88.$\frac{1}{4}$	115.$\frac{1}{4}$	64	51	
15	24	41	86	124.$\frac{1}{4}$	62	60	Est-Nord-Est.
16	25	38	88.$\frac{1}{4}$	117.$\frac{1}{2}$	61	60	
17	26	41	90.$\frac{1}{2}$	124.$\frac{1}{4}$	62	60	Est-Sud-Est.
18	26	40	90.$\frac{1}{2}$	122	58	56	
19	25.4	44	89.$\frac{1}{4}$	131	54	52	
20	27.3	44.8	93.$\frac{1}{4}$	133	55	54	Nord-Est.
21	26.1	43	90.$\frac{3}{4}$	128.$\frac{3}{4}$	60	58	

Juin.	22	27.3	42	93.$\frac{1}{4}$	126.$\frac{1}{2}$	63	53	Calme.
	23	26	43	90.$\frac{1}{2}$	128.$\frac{3}{4}$	55	53	Sud-Est.
	24	26.3	42	91	126.$\frac{1}{2}$	52	54	
	25	26	43	90.$\frac{1}{2}$	128.$\frac{3}{4}$	56	54	Nord-Est.
	26	26	42	90.$\frac{1}{2}$	126.$\frac{1}{2}$	60	55	Nord.
	27	25.3	39	89	119.$\frac{3}{4}$	60	63	
	28	26	38	90.$\frac{1}{2}$	117.$\frac{1}{2}$	62	60	
	29	25	38	88.$\frac{1}{4}$	117.$\frac{1}{2}$	63	63	
	30	25	38	88.$\frac{1}{2}$	117.$\frac{1}{2}$	64	62	Est-Nord-Est.
Juillet.	1	25	36	88.$\frac{1}{2}$	113	60	60	Nord-Est.
	2	27	38	92.$\frac{3}{4}$	117.$\frac{1}{2}$	58	58	
	3	28	36	95	113	54	40	Sud.
	4	26	36	90.$\frac{1}{2}$	113	65	65	
	5	27	36	92.$\frac{3}{4}$	113	64	62	Nord-Est.
	6	26	36	90.$\frac{1}{2}$	113	66	66	
	7	25.1	35	88.$\frac{1}{2}$	110.$\frac{3}{4}$	62	60	
	8	26	36	90.$\frac{1}{2}$	113	64	60	Nord-Est.
	9	24	36	86	113	63	60	
	10	24	36	86	113	60	60	
	11	24	35	86	110.$\frac{3}{4}$	64	64	
	12	24	36	86	113	64	64	
	13	24	36	86	90.$\frac{1}{2}$	62	63	

DATE.	THERMOMÈTRES.				HYGROMÈTRE.		VENTS.
	REAUMUR.		FAHRENHEIT.				
1819.	5 A. M.	2 AP. M.	5 A. M.	2 AP. M.	4 A. M.	2 AP. M.	
Juillet. 14	23	36	83.$\frac{3}{4}$	113	64	64	
15	25	37	88.$\frac{1}{4}$	115.$\frac{1}{4}$	62	55	Est.
16	26	38	90.$\frac{1}{2}$	95	55	55	
17	26.3	37	91	115.$\frac{1}{4}$	60	54	
18	26	38	90.$\frac{1}{2}$	117.$\frac{1}{2}$	50	50	
19	27	38	92.$\frac{3}{4}$	117.$\frac{1}{2}$	50	50	
20	26	38	90.$\frac{1}{2}$	117.$\frac{1}{2}$	52	50	
21	22	38	81.$\frac{1}{2}$	117.$\frac{1}{2}$	50	50	Nord-Est.
22	21.3	39	80	119.$\frac{3}{4}$	50	50	
23	22		81.$\frac{1}{2}$		51	50	Nord-Est.
24	24	40	86	122	50	50	
25	26	39	90.$\frac{1}{2}$	119.$\frac{3}{4}$	50	50	Nord-Est.
26	27	40	92.$\frac{3}{4}$	122	52	52	
27	25.1	40	88.$\frac{1}{2}$	122	52	50	
28	26	40	90.$\frac{1}{2}$	122	52	52	
29	25.3	39	89	119.$\frac{3}{4}$	52	50	Nord.

	30	23	40.3	$83.\frac{3}{4}$	$122.\frac{1}{2}$	55	55	
	31	24	41.3	86	125	55	55	Est.
Août.	1	25	40	$88.\frac{1}{4}$	122	67	55	Nord-Est.
	2	24		86		66		Nord.
	3	25	39	$88.\frac{1}{4}$	$119.\frac{3}{4}$	75	67	Est.
	4	23	40	$83.\frac{3}{4}$	122	77	61	Nord.
	5	24		86		67		
	6	25	39	$88.\frac{1}{4}$	$119.\frac{3}{4}$	70	67	Nord-Est.
	7	25		$88.\frac{1}{4}$		72		
	8	25	4c	$88.\frac{1}{4}$	122	72	64	Sud.
	9	22	40	$83.\frac{3}{4}$	122	74	62	Sud-Est.
	10	25	40	$88.\frac{1}{4}$	122	80	65	
	11	23	45	$83.\frac{3}{4}$	$133.\frac{1}{4}$	74	60	Est-Nord-Est.
	12	23	41	$83.\frac{3}{4}$	$124.\frac{1}{4}$	69	68	Sud.
	13	24	40.1	86	$122.\frac{1}{4}$	66	55	Est-Sud-Est.
	14	23	41	$83.\frac{3}{4}$	$124.\frac{1}{4}$	72	60	Est.
	15	24	44	86	131	68	56	Sud-Est.
	16	26	42	$90.\frac{1}{2}$	$126.\frac{1}{2}$	60	56	
	17	26	42.2	$90.\frac{1}{2}$	127	71	58	
	18	26	42	$90.\frac{1}{2}$	$126.\frac{1}{2}$	64	60	Est.
	19	25.1	41.5	$88.\frac{1}{2}$	$125.\frac{3}{4}$	71	59	
	20	20	42.5	77	$127.\frac{1}{2}$	70	59	Sud-Est.

TABLE

DES CHAPITRES.

AVIS AU RELIEUR

POUR PLACER LES GRAVURES.

